

	<b>Afrique et histoire, revue internationale, n° 4</b>	Bernard Mouralis	2
Ali Bécheur, Hélé Béji, Tahar Bekri, Colette Fellous, Alain Nadaud	<b>Dernières nouvelles de l'été</b>	Émilie Sevrain	3
Calixthe Beyala	<b>La Plantation</b>	Romuald Fonkoua	4
Serge Bilé	<b>Noirs dans les camps nazis</b>	Véronique Bonnet	6
Jean-François Bizot	<b>Vaudou et compagnies Histoires noires de Abidjan à Zombies</b>	Patrice Monfort	7
	<b>Cahiers d'études africaines, n° 178 : « Le retour du politique »</b>	Jesse Franck Goma	8
Aimé Césaire	<b>Nègre je suis, nègre je resterai Entretiens avec Françoise Vergès</b>	Jean-Louis Joubert	9
	<b>Chroniques de Madagascar</b>	Claire Riffard	10
Raphaël Confiant	<b>Adèle et la pacotilleuse</b>	Emmanuel Ottou	11
Rafik Darragi	<b>Sophonisbe, la gloire de Carthage</b>	Tahar Bekri	12
Assia Djebar	<b>La Femme sans sépulture</b>	Karolina Rezstac	13
Jean-Michel Djian	<b>L. S. Senghor Genèse d'un imaginaire francophone</b>	Frédéric Giguet	14
Clémentine M. Faïk-Nzuji	<b>Tu le leur diras, le récit véridique d'une famille congolaise... Congo 1890-2000</b>	Brice Pulcher Monhondabeka	15
	<b>Fictions coloniales du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ziméo/Lettres africaines/Adonis ou le bon nègre, anecdote coloniale</b>	Tania Manca	16
Jean-Louis Joubert	<b>Édouard Glissant</b>	Loïc Céry	17
Gaston Kelman	<b>Au-delà du noir et du blanc</b>	Léopold Mbonde Mouangue	18
	<b>La fracture coloniale : la société française au prisme de l'héritage colonial</b>	Priska Borre-Degras	19
	<b>Les Cahiers de la SIELEC, n°3, « Faits religieux et résistances culturelles »</b>	Claude Wauthier	20
	<b>Mali-France Regards sur une histoire partagée</b>	Amadou Keïta	21
Achille Mbembe	<b>De la postcolonie : essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine</b>	Anthony Mangeon	22
Bonaventure Mvé-Ondo	<b>Afrique : la fracture scientifique</b>	Issa Sacko	23
Olivier Pétré-Grenouilleau	<b>Les traites négrières : essai d'histoire globale</b>	Valérie Hayaert	24
Richard Price et Sally Price	<b>Les Marrons</b>	Yves Chemla	26
Zahia Rahmani	<b>« Musulman » roman</b>	Claire Bélet-Mazari	27
Thomté Ryam	<b>Banlieue noire</b>	Papa Samba Diop	28
Abdourahman Waberi	<b>Aux États-Unis d'Afrique</b>	Delphine Chaume	29

## Afrique & histoire,

Revue internationale, n° 4, octobre 2005

Paris, éditions Verdier, 320 p.

25 €

Ce quatrième numéro d'*Afrique & Histoire* s'ouvre sur un important dossier consacré aux « voyageurs africains ». Ineke van Kessel retrace la vie de Manus Ulzen (1812-1887) qui, originaire d'Elmina (Ghana), s'enrôla dans l'armée des Indes néerlandaises, ce qui le conduisit à Java et Sumatra, puis en Hollande, avant de terminer sa vie à Elmina. Ramona Austin retrace un portrait qui peut se lire comme le contrepoint du précédent et évoque le destin et l'héritage de William Henry Sheppard (1865-1927), « *the black Livingstone of Africa* » : né aux États-Unis, Sheppard fut longtemps missionnaire au Congo belge, où il développa une activité anthropologique notable et une critique de la colonisation. Jean-Pierre Chrétien, de son côté, étudie les « *compagnons obscurs des explorateurs* » qui ont voyagé au Burundi et au Rwanda, à la fin du XIXe, et montre le rôle déterminant joué par les Africains sans lesquels ces expéditions n'auraient jamais eu lieu. Eva Evers Rosander expose également une prosopographie sur les « *femmes sénégalaises en voyages* », à propos desquelles elle montre, en prenant l'exemple de femmes exerçant des activités commerciales aux Canaries, la dialectique entre le « local » et le « cosmopolite ». Ce dossier se termine par un article de Franz-Christoph Muth qui étudie *Kitab al-Ilman...* (1438), ouvrage de l'historien égyptien al-Maqrizi, sur les royaumes musulmans de l'Éthiopie.

La deuxième partie du numéro, « *Varia* », comporte deux articles. Le premier, dû à Karim Sadr, « *Un néolithique pour l'Afrique australe* », souligne la nécessité de revoir la thèse selon laquelle les traces caractéristiques du néolithique (agriculture, élevage) étaient absentes chez premières populations de cette région de l'Afrique. Un tel débat n'a évidemment rien de technique, car ce qui est en jeu ici, c'est le mythe des « Bushmen du Kalahari », considérés pendant si longtemps comme une population de « *chasseurs-cueilleurs par excellence* », avec toutes les implications idéologiques qui en découlent. Le deuxième article, de Caroline Oudin-Bastide, a pour titre : « *L'Afrique dans le discours abolitionniste de Victor Schœlcher : de la réfutation de "l'infériorité native des Nègres" au projet africain* ». L'auteur montre comment le combat abolitionniste mené par Schœlcher interfère avec des considérations qui tendent à souligner un « retard » des sociétés africaines par rapport aux sociétés européennes, et qu'il faut situer dans l'adhésion de Schœlcher à l'idée de « progrès ». La troisième partie du numéro, « *Atelier* », est centrée sur l'ouvrage de Paulo Fernando de Moraes Farias, *Arabic Medieval Inscriptions from the Republic of Mali...* et comporte un entretien avec l'auteur et deux notes de lectures – en fait deux articles – de Jacqueline Sublet et J.-L. Triaud. Le corpus sur lequel a travaillé Moraes Farias, et qui comprend 400 inscriptions en arabe gravées entre 404 AH (1013-1014 AD) et

894 AH (1489 AD), renouvelle sur de nombreux points la connaissance de cette période de l'histoire du Mali.

La quatrième partie du numéro est constituée par un long entretien avec Maurice Godelier, sous le titre : « *La parenté et l'histoire* », à la suite de la parution de son ouvrage, *Métamorphoses de la parenté* (Fayard, 2004). Dans ce texte, Godelier rappelle son itinéraire et le cheminement qui l'a conduit à s'écarter des paradigmes de l'économique, de la parenté et du symbolique et à formuler la thèse qui peut se résumer ainsi : « *Pas plus que la parenté, l'économie ne fait société. Toutes deux sont subordonnées aux rapports politico-religieux qui seuls sont englobants. Distinguer l'imaginaire du symbolique est une condition essentielle à l'intelligence de toute société.* » Ce quatrième numéro le confirme : *Afrique & histoire* est une grande revue de référence.

Bernard MOURALIS

Ali BECHEUR, Hélé BÉJI, Tahar BEKRI,  
Colette FELLOUS, Alain NADAUD

### Dernières nouvelles de l'été

Tunis (Tunisie), éditions Elyzad/Clairefontaine, 2005, 168 p.  
12 DT

Dans ces *Dernières nouvelles de l'été*, cinq écrivains inspirés par la Tunisie, terre natale ou d'élection, célèbrent, au gré des émotions et des souvenirs, les rythmes et les secrets de l'été.

Pour Colette Fellous, « *Écrire c'est toujours revenir et revoir. C'est revisiter nos premières fois, nos premiers étonnements, nos premières découvertes, nos premières peurs. C'est faire le tour de notre mémoire, comme on fait le tour des plages.* » (p. 121).

Dans cette nouvelle, l'auteur se remémore des épisodes intimes de sa jeunesse. Au bord de la dune de Gammarth, elle redécouvre les rires d'enfants, les claquements des corps dans l'eau, les jeux, les amitiés et les secrets de vacances. L'évocation du mot « été » ravive les images du passé et la splendeur d'un pays.

Évoluant de la palmeraie de Gabès au ciel orageux de Paris, de Dakar aux soleils couchants de Norvège, le poète Tahar Bekri décrit le charme des paysages et la richesse des cultures. Chaque voyage nourrit l'imaginaire de l'écrivain. Au retour d'un périple en Scandinavie, Tahar Bekri éprouve le désir de composer un cycle poétique en arabe. Au fil des pages, le lecteur découvre les méditations de l'auteur sur son projet littéraire. L'écriture devient un « [été] d'ombre et de lumière » où résonnent le bonheur présent et la nostalgie du passé. Dans sa nouvelle, Alain Nadaud place l'acte de création au cœur de sa

réflexion. Entre les eucalyptus et les mimosas, le promeneur solitaire laisse vagabonder son esprit à la recherche d'une idée. « [...] *Je m'enfonc*e à travers cette forêt de la même façon que j'épouse les méandres broussailleux de la syntaxe [explique-t-il]. Tantôt ça résiste et s'effrite, comme si la formulation se faisait rétive, ambiguë, hésitante et d'emblée malvenue. Et, tantôt, le chemin en est facile, bien tracé, et j'ai toutes les raisons de croire que je vais toucher au but. » (p. 158). La traversée de ce lieu devient une métaphore du cheminement intellectuel de l'écrivain.

Pour le narrateur de la nouvelle d'Ali Bécheur, l'été ne représente pas une saison de rêve ou d'évasion, mais une « *saison violente* » marquée par la douleur de la séparation avec l'être aimé. Lors d'un séjour en Tunisie, le narrateur se remémore la première rencontre avec sa future compagne, les instants tendres et complices de la vie à deux. Mais au fil du temps, les habitudes et les silences ont infiltré le quotidien. L'amour s'est essouffé. Ce voyage a été l'occasion pour le narrateur de faire le bilan d'un épisode de sa vie. Dans un conte intitulé « *La vague et le rocher* », Hélé Béji nous raconte l'histoire d'un minéral qui ne supporte plus sa condition. Il aimerait pouvoir onduler, flotter au gré des courants marins. Mais la matière dans laquelle il a été taillé l'en

empêche. Soudain, dans cette paix océanique, une sirène apparaît et s'assoit sur l'un des rebords du rocher. Très contrarié par cette présence inopinée, le minéral tente à plusieurs reprises de crier son mal être ; ses plaintes se perdent dans le silence. Le rocher semble condamné à une prison éternelle. Sous la chaleur d'un été radieux, il ressent alors l'irréversibilité de sa destinée. À l'instar d'*Une enfance algérienne*<sup>1</sup> et d'*Une enfance outremer*<sup>2</sup>, ce recueil tente de réunir, par l'écriture, ceux que l'Histoire a séparés et dont la mémoire est empreinte de l'été tunisien.

Émilie SEVRAIN

1. *Textes inédits* recueillis par Leïla Sebbar, Paris, Gallimard, 1997.

2. *Textes réunis* par Leïla Sebbar, Paris, Seuil, 2001.

Calixthe BEYALA

## La Plantation

Paris, Albin Michel, 2005

21,50 €

À la différence d'un Mongo Beti, chez qui le Kenya des Mau-Mau constituait l'arrière-plan de l'une de ses premières nouvelles, *Sans haine et sans amour*, Calixthe Beyala nous propose dans *La Plantation* une image plus vaste du monde postcolonial. Le sujet du roman, original, est traité de façon plutôt singulière. Le traitement de ce sujet évoque une pratique bien connue des sagas auxquelles nous avions habitués les littératures des descendants d'esclaves. En effet, la romancière nous propose les instants de vie de différentes familles établies dans un ancien pays du Commonwealth à l'histoire complexe, un territoire bifide qui se nomme la Rhodésie du Sud pour les uns, les Blancs, le Zimbabwe pour les autres, les Noirs, entre la fin des années 1970 et le début des années 80, c'est-à-dire entre la période de l'autonomie blanche et celle de l'indépendance noire. Le choix de ce lieu historique est original. La référence aux autres textes littéraires dont le lieu du récit est la ferme africaine ou simplement les vestiges de l'esclavage reste évidente dès le titre du roman. Mais l'histoire du Zimbabwe (de la Rhodésie du Sud) qui constitue l'arrière-plan implicite du récit de Calixthe Beyala reste secondaire dans le traitement de l'histoire romanesque. Ce refus de la réalité de l'histoire qui discrédite la véracité romanesque ne porte pas préjudice à l'intention du récit : rendre compte de la déchéance du monde colonial est le seul véritable sujet du roman.

À travers la saga des Cornu, des Ellioth, des MacCarther, des Gottenberg, on découvre que les familles blanches, quelles que soient leurs origines (française, anglaise ou néerlandaise), sont traversées par les motifs identiques de la décadence. La fin du monde blanc est d'une certaine manière celle d'un univers régi par la loi de la débandade, par la cadence des désirs à assouvir, par la pratique des infidélités conjugales, par la loi du sexe gouvernail et la tendance régulière au dévergondage. À lire le roman, on pourrait en conclure que le monde blanc a disparu au Zimbabwe des suites d'un « débraguettage » (p. 289) permanent, régulier et continu. De fait, les familles se sont toutes organisées et construites autour de ce dévergondage qui touche aussi bien les hommes que les femmes. Tout se passe comme si ce monde colonial blanc de la plantation, par un amour intense de la terre qu'il habitait et possédait, avait pour devise l'irrespect de l'amour charnel ou comme si l'amour charnel était un mot que la situation coloniale ne devait pas galvauder parce qu'elle avait intégré, paradoxalement, l'idée de la conservation de la race et était attirée par le prisme du sexe de race opposé, de l'autre différent (le Métis ou le Noir) : « *Ici, souligne le narrateur/la narratrice, on ne se mariait pas, on s'alliait ; on ne s'aimait pas, on s'accordait... Et là-dessus, le couple en savait long, car jamais mariage n'avait commencé avec tant de définitions de rôles. [L'union] n'avait pas besoin de*

*ratification formelle. C'était une évidence de bon sens, aussi palpable que des seins dans la mollesse d'un oreiller.* » (p. 97). Cette obsession du sexe, de la procréation, laisse dans l'ombre les luttes des Blancs contre les décisions politiques prises par le nouveau gouvernement. Les jeunes gens, oisifs, ne pensant qu'aux choses de l'amour et aux fêtes du plaisir, n'attendent que les mariages organisés sans aucun souci possible de révolution sociale ou politique. C'est que l'éducation sociale de ces jeunes « bourgeois » n'a jamais visé à l'éveil d'une conscience révolutionnaire et moins encore à la formation d'éventuels visionnaires politiques. Si le monde européen est en déclin, le monde africain ne vaut guère mieux. L'image du président démocratiquement élu à vie se rapproche de celle d'un certain Hitler, qui reste son idole (p. 243). De même que son modèle avait décidé de chasser les juifs d'Allemagne, de même il a décidé de chasser du pays les Européens non en raison de leurs convictions politiques et économiques, mais bien à cause de la couleur de leur peau et de l'histoire qui reste attachée à celle-ci. Les Noirs, à leur tour, restent d'éternels brailleurs, incapables d'organiser autre chose qu'une chasse à l'homme et une course à la femme. La plupart d'entre eux ne rêvent que de faire l'amour aux femmes blanches, comme le commandant Comorès, ou de faire la révolution, comme le pauvre métis de Nicolas qui veut un monde où pourraient vivre

ensemble les Blancs et les Noirs. Ce rêve de transformation politique étant impossible, il ne reste plus aux personnages qu'à vivre leur sexualité et au roman à rendre compte jusqu'à la caricature de cette bestialité animale qui agite ici aussi le monde noir. Le monde que nous donne à voir Beyala tout au long de *La Plantation* ne peut être sauvé parce qu'il s'est construit sur des idées qui ne méritent pas d'être défendues. L'obsession du sexe est tout à la fois ce qui maintient cette société en l'état et ce qui la définit dans sa décrépitude.

Toutefois, cette belle idée qui soutient l'écriture du récit ne saurait corriger les nombreuses incohérences qui émaillent le récit et qui montrent les limites de l'exercice de la saga africaine ou d'une certaine idéologie de la *World Literature* à laquelle s'astreignent aujourd'hui certains écrivains africains : créer des œuvres qui feraient partie de la littérature mondiale.

Si les récits traditionnels consacrés à la plantation ou à la ferme ont acquis une certaine notoriété et conquis un public mondial, c'est précisément parce que peu ou prou il existait une consistance historique et une certaine légitimité à leur avènement et à leur construction dans la littérature. La peinture de la fin du monde esclavagiste par un Blanc américain (Faulkner par exemple) était crédible justement parce qu'il participait de cette histoire. La saga antillaise dans *Le Quatrième siècle* de Glissant était tout aussi crédible parce qu'il est

légitimement un descendant de Senglis... Chez Beyala, qu'on le veuille ou non, en l'absence de ces quelques légitimités historiques, l'écriture s'organise autour de plusieurs stéréotypes : l'image des Blancs et des Noirs, hommes et femmes mêlés, n'en sort pas grandie, tout comme n'en sortent pas grandies l'évocation du Zimbabwe et sa situation particulière dans l'histoire africaine.

De plus, l'absence d'une recherche historique approfondie sur le sujet traité conduit à des incohérences. Tout à la démonstration d'un monde saisi par le rythme inéluctable de la décadence, l'écrivaine peint des situations faites de nombreuses invraisemblances, et l'on craint, au sortir du livre, qu'elle n'ait qu'une connaissance modeste de la société anglophone de l'Afrique orientale et australe dont elle raconte les histoires. Comment justifier par exemple ces chansons françaises qui sont le lot des pratiques communes dans la bouche de certains personnages ? Comment comprendre le rêve de la France dans l'imaginaire de certains autres ? Comment expliquer et comprendre une langue qui serait bien plus celle de l'Afrique francophone que celle de l'Afrique australe ou de tradition anglaise ? Comment comprendre l'absence d'une langue où se mélangeraient les parlers nombreux de ces contrées comme le laissent souvent deviner les sagas consacrées à ces terres de métissage ? Comment justifier la référence constante au monde africain francophone (au Burkina,

au Centrafrique, au Cameroun ou au Gabon) ? Comment comprendre le rapprochement de certaines situations dramatiques à certaines inventions lexicales ? La romancière ne se tire de cet imbroglio narratif que par la longue évocation de la sexualité qui revient comme une sorte de planche de salut du récit, faisant finalement du monde décrit un monde de la fin, certes, mais un monde où la fin du monde n'est pas celle du sexe. Il suffirait de reprendre un à un les passages où la langue de l'écrivain rivalise d'ardeur pour nous donner à voir un monde où l'érotique rime avec exotique.

En définitive, la fin du monde colonial signe le triomphe de « l'éro-exotisme ». Dans la liste des sujets consacrés à ces lieux historiques que traite en général la littérature, Calixthe Beyala n'a choisi que de rappeler la pertinence des amours coloniales adultères. Cette conclusion, paradoxale, ne saurait étonner. Dans son univers romanesque, *La Plantation* reste bien la mise en musique de sujets qui lui sont familiers et dont le sexe – et non l'histoire –, comme on le sait, est l'un des plus récurrents et des mieux maîtrisés. Il suffira de relire, en parallèle, ses romans et essais antérieurs pour s'en convaincre.

Romuald FONKOUA

Serge BILÉ

## Noirs dans les camps nazis

Paris, le Serpent à Plumes, 2005, 158 p.

15,90 €

L'essai *Noirs dans les camps nazis* s'adresse à un lectorat supposé ignorer la présence des Noirs dans les camps de concentration. Son auteur, Serge Bilé, procède d'une intention pédagogique qui est de notre temps : dévoiler un drame méconnu, redonner voix et visages aux victimes oubliées par l'historiographie, accomplir un acte de réparation. Il importe, selon l'approche rétrodictive privilégiée par l'auteur, de remonter aux origines de la déportation des Noirs par les nazis. Le génocide des Hereros, en Namibie, expliquerait l'origine des camps, pour preuve le terme *konzentrationslager* utilisé pour la première fois dans un télégramme de la chancellerie allemande daté du 14 janvier 1905. Dès lors, on comprendra que l'importance accordée au génocide des Hereros vise à établir un lien de causalité entre colonialisme et nazisme. L'intérêt de cet essai, au-delà de la polémique suscitée lors de sa parution, consiste à explorer les imbrications de plusieurs mémoires : allemande, française, juive et noire ; les unes et les autres n'étant évidemment pas exclusives. L'attitude de l'Allemagne vis-à-vis des Africains est le plus souvent teintée d'ambivalence, de répulsion : humiliés par la défaite de 1918, les idéologues du national-socialisme ne supportent pas la « honte noire » (*Schwarze Schmach*), incarnée par la

présence de soldats noirs dans les troupes françaises, et l'union, perçue comme une souillure, de certains d'entre eux avec des femmes « aryennes ». Les relations, réelles ou supposées, entre Juifs et Noirs deviennent objets de cristallisation d'un puissant fantasme : les Juifs sont accusés d'avoir fait venir des Noirs dans le pays, de prôner l'égalité entre les hommes et de garantir ainsi la réussite sociale d'une minorité d'Africains. Triple haine que manifeste donc l'Allemagne nazie, pour laquelle Français, Juifs et Noirs forment une coalition dont il faut se défendre, fût-ce par l'extermination. Si les Noirs et les métis ont pu bénéficier d'une relative ascension sociale durant la période de l'entre-deux-guerres, sans doute au prix de l'alibi de l'authenticité (tel Africain nommé Husein est maître-assistant à l'Université où il enseigne une langue africaine, le kiswahili), l'avènement du III<sup>e</sup> Reich inaugure leur plongée dans un univers effroyable. Brossant de nombreux portraits d'hommes déportés, stérilisés, torturés et souvent assassinés, évoquant Hilarius Gilges, homme de théâtre, première victime du nazisme ; Josef Nassy, peintre et citoyen américain, né d'un père juif ; consacrant des chapitres à des déportés qui deviennent « hommes-mémoire » (« Un Congolais à Dachau », « Le

Norvégien noir »), Serge Bilé juxtapose des fragments de témoignages, créant ainsi un effet de proximité avec le lecteur. Les témoignages, souvent pathétiques, visent à convaincre que le sort des Noirs fut semblable à celui des Juifs. Là porte sans doute un des éléments les plus saillants de la polémique. À l'ère de la mise en concurrence des victimes, la violence faite aux uns doit-elle se mesurer à l'aune de la violence faite aux autres ? S'inscrivant dans la lignée du *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire<sup>1</sup>, Serge Bilé procède d'un raisonnement par analogie : il établit une équation entre traite négrière et extermination dans les camps de la mort. Un texte aurait sans doute mérité d'être plus rigoureusement analysé : l'additif aux lois de Nuremberg daté du 26 novembre 1935. L'essai de Serge Bilé a délibérément privilégié le ton et, parfois, les à-peu-près de l'indignation, il reste qu'il a l'immense mérite d'ouvrir une page d'histoire encore méconnue dans la littérature francophone : celle des exactions commises par le régime nazi envers les Noirs. Il faut espérer que ce petit livre incitera des historiens à poursuivre et affiner la restitution de ces destins brisés.

Véronique BONNET

1. Aimé Césaire écrit : « Oui, il vaudrait la peine d'étudier, cliniquement, dans le détail, les démarches d'Hitler et de l'hitlérisme et de révéler au très distingué, très humaniste, très chrétien bourgeois du XX<sup>e</sup> siècle qu'il porte en lui un Hitler qui s'ignore, qu'Hitler habite [...] et qu'au fond ce qu'il ne pardonne pas à Hitler, ce n'est pas le crime en soi, le crime contre l'homme, ce n'est pas l'humiliation de l'homme en soi, c'est le crime contre l'homme blanc, et d'avoir appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'ici que les Arabes d'Algérie, les Coolies de l'Inde et les Nègres d'Afrique », in *Discours sur le colonialisme*, Paris, *Présence africaine*, 1973, p. 12.

Jean-François BIZOT

## Vaudou & compagnies

### Histoires noires de Abidjan à Zombies

Paris, Actuel/Éditions du Panama, 2005, 375 p.

25 €

Agent de voyage, producteur de musique « world », journaliste indépendant et ancien directeur du défunt magazine *Actuel*, dans la lignée de Hunter S. Thompson, Jean-François Bizot pratique une forme de journalisme « gonzo » avec une profonde érudition de la contre-culture underground.

« *Il ne s'agit pas tant d'enquête ou d'investigation. Le reportage en profondeur fonctionne à l'empathie et révèle les plaques tectoniques qui font bouger les sociétés.* » Avec cette compilation d'articles, pour la plupart écrits et publiés à l'époque du magazine *Actuel*, il nous entraîne à sa suite des boîtes de nuit enfiévrées de Matonge à Kinshasa, aux néons multicolores de Treichville, à Abidjan, en passant par les rythmes de la rumba zaïroise, du funk et de la techno, des sources de l'*African Remix au groove* de La Nouvelle-Orléans. Quitte à brouiller les pistes... Il nous livre des « *histoires vraies qu'il a fallu piocher, des gens qui ne parlent qu'à certains moments, quand l'histoire bascule, tout d'un coup, à chaud* ».

Avec une curiosité insatiable, il nous raconte les dessous du coup d'État de Samuel Doe au Liberia, avant la guerre civile qui fit rage, la véritable histoire du mouvement des Black Panthers, la fin du régime de l'apartheid en Afrique du Sud, la France des négriers du temps de la traite des esclaves ou l'inéluctable déclin du « *Mobutu Magic System* », la déliquescence du Zaïre sous

l'emprise corrompue du despote qu'était Mobutu Sese Seko.

« *Le reportage en profondeur demande une souplesse de surfeur mais les courants qui vous*

*emmènent sont des courants de fond.* » Jean-François Bizot est constamment à l'affût de ces chaînons manquants nécessaires pour comprendre l'histoire et ses multiples facettes indissociables. Il n'hésite donc pas à provoquer les rencontres, en allant là où l'on ne l'attend pas. Sur la piste des zombies, il nous dresse le portrait haut en couleur d'un *hougan*, prêtre vaudou haïtien fabriquant de la poudre de zombification. Et l'on découvre aussi le dictateur Sékou Touré en maniaque sexuel entouré de son harem, régnant d'une main de fer sur la Guinée Conakry. On comprend alors que Bizot sourit quand on lui parle de nouveau journalisme. « *Encore un truc que les Américains se sont approprié et qu'ils nous ont fait gober.* » Il remet les pendules à l'heure et s'insurge également contre ce qu'il nomme

« *l'oppression noiriste* » que peut représenter le comique Dieudonné, ce « *blackisme* » qu'il oppose à la négritude progressiste d'Aimé Césaire ou de Cheikh Anta Diop, en vantant les mérites du métissage, de nos jours, du croisement des cultures dans notre village planétaire.

Ce sont autant de chaînons manquants, autant d'histoires en apparence décalées, racontées d'une verve inénarrable et avec brio, que l'on découvre au fil de la

lecture de *Vaudou & compagnies*. « *Ces histoires-là ne se démodent pas plus vite que le climat qui change n'érode la plage.* »

Patrice MONFORT

## Cahiers d'Études Africaines, n° 178

### « Le retour du politique »

Présentation par Tarik Dahou et Vincent Foucher

Paris, éditions de l'EHESS, 2005, 309 p.

31 €

Cette livraison des *Cahiers d'Études Africaines* sur « le retour du politique » nous offre un dialogue interdisciplinaire sur la place de la politologie et de l'anthropologie dans l'étude des politiques publiques africaines. Cette démarche, qui aurait pu paraître aventureuse, a montré sa grande fécondité heuristique : le souci permanent d'associer des points de vue différents, issus de situations diverses permet en effet d'ouvrir de nouvelles pistes de recherche. La science politique africaniste, longtemps marginalisée dans le champ de la science politique – inspirée par le néo-institutionnalisme et par l'analyse des politiques publiques – a relancé l'étude de l'État en analysant les formes de domination et de résistance dans la situation postcoloniale. Tarik Dahou montre que l'anthropologie politique s'est orientée vers une étude de l'émergence de l'État en Afrique de l'Ouest, avec notamment la construction des institutions politiques par des organisations lignagères. Fred Eboko interroge quelques notions et théories des politiques publiques sur la lutte contre le sida, éclairant le champ africain à partir des apories et logiques qui considèrent aussi bien les enjeux du « global » que les missions des acteurs transnationaux. Vincent Foucher dénonce un manque dans le traitement des ethnicités. Il étudie

la part du genre dans le cas précis d'une mobilisation identitaire contemporaine : celle du projet identitaire casamançais. Selon lui, ce serait à cause des problèmes suscités par les relations entre les femmes migrantes de plus en plus autonomes et des migrants masculins en difficulté que certains « évolués » diolas auraient formulé ce projet identitaire. Dans une démarche parallèle, Kathryn Nwajiaku apporte un éclairage sur les contradictions intrinsèques aux mouvements identitaires dans le delta du Niger pour mieux comprendre la violence des mécanismes d'intégration à l'État et de l'accès à la rente pétrolière. Abordant les rapports quotidiens des nouvelles Églises en Ouganda pour décrire les interactions entre la sphère politique et la sphère religieuse, Ben Jones s'appuie sur l'étude d'une Église pentecôtiste. En plaçant celle-ci au même plan que les institutions coutumières et gouvernementale, il montre que les Églises constituent un nouvel espace politique où les villageois peuvent mettre en œuvre des actions visant à une plus grande sécurité économique et physique. Jean Hervé Jézéquel se penche sur le caractère contingent de la catégorie classique d'élite politique en s'interrogeant sur la construction sociale du groupe des « évolués » en Afrique Occidentale Française. Dans cette lancée, Christine Deslaurier analyse les luttes politiques au

moment de l'indépendance du Burundi à partir des mécanismes de la rumeur, mode de communication qui a rarement été traité comme objet politique à part entière.

Il est intéressant de voir que, partant de thématiques diverses, les regards croisés des chercheurs permettent de comprendre pourquoi la science politique africaniste est longtemps restée en marge des phénomènes politiques<sup>1</sup>. En effet, des impasses méthodologiques ont expliqué la marginalisation de la politologie, puis le recul des terrains et objets de l'anthropologie<sup>2</sup>, qui est moins pratiquée et moins influente. À ce jour, la question du clivage ethnique comme source de conflits doit être observée avec plus d'intérêt : la mise en dialogue des contributions présentées permet de s'interroger sur la place de la politologie dans la recherche des solutions émanant des politiques publiques souvent marginalisées. Ce bref résumé ne peut restituer toutes les pistes de réflexion que suscite la lecture de ces articles. S'il fallait apporter une modeste contribution à ce débat, on pourrait peut-être attirer l'attention sur une distinction fondamentale qui consisterait à placer le politologue et l'anthropologue dans un même champ qui leur permettrait d'analyser les politiques publiques à l'aune des réalités africaines.

Jesse Franck GOMA

1. Voir l'article de Catherine Coquery-Vidrovitch, « Histoire et Historiographie du politique en Afrique. La nécessité d'une relecture critique (À propos de la démocratie) », in *Politique Africaine*, n° 46 (1992), p. 31-41.  
2. Cf. Les textes de S. Chazan-Gillig (2003) et J. Copans (2003) dans le numéro du *Journal des anthropologues sur le politique ainsi que la polémique entre J. Copans et M. Abélès dans le numéro 94-95 du même journal paru en 2003.*

Aimé CÉSAIRE

## Nègre je suis, nègre je resterai

### Entretiens avec Françoise Vergès

Paris, Albin Michel, 2005, 153 p. (coll. « Itinéraires du savoir »)

14 €

Aimé Césaire est aujourd'hui un vieil homme, resté « *extrêmement courtois, à la fois attentif et distant, timide et familier* ». Il reçoit volontiers dans son bureau de l'ancienne mairie de Fort-de-France et il accorde des entretiens qui lui permettent de mettre en perspective son action et son œuvre. Françoise Vergès a ainsi pu rencontrer Césaire à plusieurs reprises en juillet 2004. Les entretiens qu'elle publie aujourd'hui ont l'originalité d'insister davantage sur l'action et la pensée politiques de Césaire que sur sa poésie. C'est que Françoise Vergès est réunionnaise, professeure de sciences politiques à l'université de Londres et vice-présidente du Comité pour la mémoire de l'esclavage ; elle est aussi la petite-fille de Raymond Vergès, député de la Réunion, l'un des artisans avec Césaire de l'adoption en 1946 de la loi dite de départementalisation, qui arrachait la Guadeloupe, la Guyane, la Réunion et la Martinique à leur statut de « vieilles colonies ». Césaire revient sur quelques points forts de sa trajectoire : sa détestation de la société martiniquaise des années 1930, qui singeait l'Europe ; le bonheur et la libération que fut son départ pour la France ; la rencontre avec Senghor dès le premier jour de son arrivée au lycée Louis-le-Grand ; la prise de conscience de ce que signifie le fait d'être nègre et le refus de l'assimilation ; l'attrance pour le communisme avant qu'il ne devienne une « religion ». Mais le sujet que Françoise Vergès tient à aborder,

c'est le sens qu'avait pour Césaire le vote de la loi de départementalisation, à laquelle plus tard ses adversaires ont reproché de favoriser l'assimilation et la dépendance. Si assimilation il devait y avoir, c'était, répond Césaire, une assimilation à la République, afin d'obtenir les mêmes salaires et les mêmes avantages sociaux qu'en métropole, mais la loi ne résolvait en rien le problème de l'identité. C'est pourquoi il a ensuite glissé vers une revendication d'autonomie, c'est-à-dire un droit à l'indépendance, même si ce droit n'est pas formellement exercé. Interrogé sur la demande de réparations pour les victimes de l'esclavage, qui est dans l'air du temps, Césaire souligne que l'esclavage est une réalité irréparable et qu'il faut sortir de la complaisance dans la victimisation. Françoise Vergès a complété ces entretiens par une postface intitulée « *Pour une lecture postcoloniale de Césaire* ». Elle y résume de façon nuancée la théorie du postcolonialisme, dont elle remarque qu'il n'a pas bonne presse en France. Mais on la suit volontiers lorsqu'elle reprend, textes en main, la position de Césaire sur (ou plutôt contre) l'esclavage, ou sa critique du colonialisme. Elle n'a pas de mal à montrer que Césaire n'est jamais simpliste, qu'il n'a jamais opposé dans un schéma platement binaire l'Europe et le monde noir, qu'il refuse le repli identitaire, que le discours qu'il a prononcé en 1948, pour le centième anniversaire de l'abolition de l'esclavage,

soulignait les ambiguïtés de l'événement, qui a libéré les anciens esclaves tout en les maintenant dans un statut inférieur. Ce livre apporte quelques compléments très utiles à l'image que nous pouvons nous faire d'Aimé Césaire et de sa vision humaniste du monde. On connaissait sa fidélité aux choix de sa jeunesse : « *Nègre je suis, nègre je resterai*. » Ce qui ne l'empêche pas de s'interroger sur tout ce qui compose sa personnalité : c'est dans ses poèmes, surtout les plus obscurs (et ils le sont pour lui-même aussi), qu'il conseille d'aller le découvrir. Mais la phrase la plus émouvante, dans sa lucidité désenchantée, est sans doute celle où il constate : « *Vous savez, les Martiniquais ne sont pas drôles tous les jours*. »

Jean-Louis JOUBERT

## Chroniques de Madagascar

Sélectionnées et présentées par Dominique Ranaivoson  
Saint-Maur-des-Fossés, éditions Sépia, 2005, 176 p.

La parution de ces *Chroniques de Madagascar* aux éditions Sépia, qui plus est dans une collection de poche accessible au plus grand nombre, est une très bonne nouvelle pour la littérature malgache, qui souffre d'un grave manque de visibilité dans le paysage éditorial francophone. Certes, des auteurs confirmés comme Raharimanana<sup>1</sup> ou Michèle Rakotoson parviennent aujourd'hui à faire entendre leur voix dans des publications collectives (*Dernières nouvelles de la Françafrique*<sup>2</sup>, *L'Europe vues d'Afrique*<sup>3</sup>) ou dans les collections de littérature des éditeurs français (Le Serpent à Plumes, Joëlle Losfeld, Gallimard, Arléa...), mais la variété des écritures malgaches francophones reste encore largement méconnue, tant à Madagascar, où le champ éditorial est très restreint, qu'en France, où la complexité des stratégies d'éditeurs brouille les repères et permet difficilement l'émergence de nouvelles voix. Ainsi cet opus collectif vient à point nommé nous suggérer de prêter l'oreille aux paroles de l'Île rouge, à travers ce vecteur dynamique qu'est la forme de la nouvelle. Les textes présentés dans ce recueil, tous récents, souvent inédits, ont été rassemblés par Dominique Ranaivoson, lectrice passionnée et critique attentive des genres narratifs à Madagascar. Ils sont un témoignage de la vitalité et de la diversité de la nouvelle malgache

contemporaine. Cris de souffrance ou paroles délivrées, récits ou rêves, ces textes sont avant tout le lieu d'existence de voix singulières, portées ou rapportées par le narrateur. Ainsi dans « Omeo zanako » (« donne-moi mon enfant »), de Charlotte Rafenomanjato, le père hurle son désespoir après la mort de son fils unique écrasé par une voiture : « "Omeo zanako !" crie-t-il, "omeo zanako !" Chacun se penche vers lui, le reconforte, essaie d'expliquer, mais il s'écarte. Lehilahy se fait une incision sur son bras et écrit avec son sang sur les murs : "omeo zanako... omeo zanako !" [...] les voisins se concertent, achètent de la peinture rouge et la lui donnent en affirmant que c'est son sang. C'est ainsi que cette phrase est peinte sur les murs, les murailles et même les poteaux du bourg et de ses environs. Si vous visitez notre ville, vous pourrez la lire encore. » (p. 29).

Ce sont des voix comme celle-ci qui donnent leur profondeur et leur charge d'humanité aux *Chroniques de Madagascar*. Monologue pathétique de Pierrot, pêcheur comorien hanté par l'obsession de vendre son poisson et satisfaire ainsi la gourmandise de sa maîtresse mahoraise. Discours de circonstance et négociations diplomatiques entre les membres d'une vieille famille de la noblesse des Hautes Terres qui « s'entretiennent de choses et d'autres. Un sujet qui va, qui

vient et qui s'en va, faute de passion et de moyens : la cohésion et la solidarité familiales [...] » (p. 35). Parole elle aussi insaisissable, mais à l'autre extrémité du corps social, celle de Lemizo, mendiant, affilié au Grand Conseil des vagabonds de la capitale. La narration le suit dans ses déambulations nocturnes mais surtout dans les méandres de son discours, féroce ironie contre les bien-pensants, ces « drôles d'oiseaux » qu'on appelait d'ailleurs "service d'urgence de la voirie" car ils étaient si prompts à nettoyer leurs rues que cela devait relever du vice ! » (p. 42).

Par leur diversité de ton et leur vivacité d'écriture, les douze auteurs de ces « dernières nouvelles de Madagascar », dont certains sont tout jeunes encore, renouvellent de manière incisive et vigoureuse le panorama littéraire francophone de la Grande Île.

Claire RIFFARD

1. Voir la note de lecture dans Notre Librairie n° 157.

2. Dernières nouvelles de la Françafrique, La Roque d'Anthéron, Éditions Vents d'ailleurs, 2003.

3. L'Europe, vues d'Afrique, Éditions Le Cavalier bleu, 2004.

Raphaël CONFIANT

## Adèle et la pacotilleuse

Paris, Mercure de France, 2005, 351 p.

20 €

Après *La Panse du chacal* paru en 2004, *Adèle et la pacotilleuse* vient enrichir la très abondante production romanesque du Martiniquais Raphaël Confiand. C'est l'histoire de deux femmes : Adèle Hugo, la fille cadette de Victor Hugo et Céline Avarez Bâa, la pacotilleuse qui décline en ces termes son identité :

« *Négresse d'Afrique-Guinée par mon père dont les maîtres furent français, andalouse et mauresque par ma mère, voici qu'à présent je me découvrais une ascendance caraïbe !* » (p. 191). Elle exerce son activité de pacotilleuse dans l'Archipel des Amériques. Céline recueille Adèle au bord de la « déraison » sur les quais de Bridgetown, dans l'île de La Barbade. Celle-ci a quitté sa France natale et est à la recherche de l'officier Albert Pinson qui aurait pris la direction des Amériques ; sa détermination est totale : « *mon mariage ne se fera qu'avec une seule et unique personne. La seule à me mériter : le lieutenant Albert Pinson* » (p. 33). Son père, exilé par Napoléon à Guernesey charge, une fois rentré à Paris, un des meilleurs détectives de France de la retrouver et de la ramener dans le giron paternel. Entreprise sans succès.

Céline se prenant d'affection pour Adèle, quitte avec elle la Barbade, passe par l'île de Grenade et arrive à la Martinique où les possibilités de la faire embarquer pour Paris sont réelles. Dans ce

petit Paris des Antilles, la classe politique n'est pas unanime sur la filiation d'Adèle à Hugo et son état de santé mentale qui s'est détérioré n'est pas de nature à faciliter les choses. Elle est internée dans la Maison coloniale de Santé où elle est exposée à de cruels traitements. Céline organise sa fuite et les deux femmes se retrouvent à Paris. C'est alors l'occasion pour l'écrivain de décrire, outre la vie d'Adèle, entrecoupée de moments de lucidité et de crises mentales, la rencontre entre Céline et la Métropole. Confrontée à la rudesse du climat et à l'hostilité raciale de ce Paris du XIX<sup>e</sup> siècle, elle est également frappée par le dynamisme littéraire et les appétits sexuels débordants de Victor Hugo. Son retour vers la Caraïbe lui permet notamment de découvrir Haïti à l'heure d'une autre révolution, sur fond d'idylle amoureuse malheureusement noyée dans le sang. Pas de bonheur donc pour Céline qui regagnera Paris, sur les ordres d'un Hugo désespéré par les souffrances d'Adèle. Mais les bons soins prodigués par la « Négresse » ne suffisent pas à soulager la maladie de sa fille qu'il décide de faire interner à Saint-Mandé. Céline emprunte une dernière fois la route maritime des Antilles, le cœur plein d'amertume.

Comment ne pas voir en *Adèle et la pacotilleuse* la manifestation du rapport inaliénable entre la

littérature et l'histoire ? Confiand donne à lire les grands événements politiques et littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'itinéraire familial, social et littéraire de Hugo constitue l'un des points forts de ce roman. On note également que le personnage d'Adèle, dans la réalité comme dans la fiction, a aimé de tout son cœur, sans rien recevoir en retour, le lieutenant Pinson : elle s'est effectivement rendue aux Amériques pour le retrouver et n'a récolté qu'amère déception et folie incurable.

On note également chez Confiand, outre ses convictions sur la nécessité d'une émancipation féminine, une volonté évidente d'élargir le champ de perception habituel de Hugo pour le remettre à l'humanité tout entière, aux idéaux de liberté de sa France natale. Sinon, peut-on comprendre autrement cette révélation d'Adèle à Céline : « *Vous ne pouvez pas savoir que le tout premier livre de mon vénéré père se déroule aux Antilles. Bien peu de gens le savent d'ailleurs en France même, tant Bug-jargal [...] a été relégué aux oubliettes à cause de l'éclat des Misérables ou de Notre-Dame de Paris [...] Rien qu'en ce mot, disait-il, ce nom plutôt d'esclave révolté, résonne toute la véhémence de l'Archipel des Antilles.* » (p. 50).

Emmanuel OTTOU

Rafik DARRAGI

## Sophonisbe, la gloire de Carthage

Biarritz, éditions Séguier, 2005, 266 p.

17 €

Après *Egilona, la dernière reine des Visigoths* et *Le Faucon d'Espagne*<sup>1</sup>, deux romans historiques, l'écrivain et universitaire tunisien revient avec un roman consacré à Carthage et la reine Sophonisbe. Les événements historiques de ce roman didactique, selon la volonté de l'auteur, se situent lors des guerres puniques (264-146 av. J.-C.). Guerre et amour s'entremêlent pour rendre hommage à une des grandes femmes de la Tunisie, princesse tragique et héroïne politique, sacrifiée sur l'autel de la raison d'État. Amour et politique tissent la toile de fond de l'éternel dilemme du drame cornélien.

Corneille a, bien sûr, sa *Sophonisbe* paru en 1663. Comme l'historien latin Tite-Live l'évoquait, cette reine appartient à l'histoire carthaginoise comme romaine.

Épouse successivement de deux rois numides ennemis, Syphax et Massinissa, elle se donne la mort afin de ne pas se soumettre au conquérant romain, Scipion dit l'Africain, lors de la deuxième guerre punique. Mariée à Syphax par volonté stratégique, amoureuse de Massinissa, ennemi de son mari et allié de Rome et qu'elle finit par épouser, Sophonisbe place les intérêts de Carthage avant ses propres sentiments et évite à son pays l'humiliation et la vindicte populaire de la rue romaine. À lire le roman de Rafik Darragi, on se surprend à vouloir vérifier la véracité des événements

historiques comme des descriptions des lieux et des paysages, dans cette mosaïque bien tunisienne, tout en réalisant que l'auteur ne cherche pas nécessairement à refléter exactement l'Histoire mais à s'y référer. Le passé est ainsi une parabole à la gloire de la Carthage actuelle et surtout un moyen pour la critique indirecte des temps présents. Sophonisbe semble être devenue dans ce roman une héroïne positive, un être exceptionnel, une fierté qui peut être suivie en exemple. Nostalgie ? Leçons de choses ? Le passé est valorisé et donne de la femme tunisienne une image de courage et d'honneur qui n'est pas pour déplaire à la vision actuelle qu'en veut donner le pays. Dans ce sens, Sophonisbe appartient à ces grands symboles féminins dans l'histoire du Maghreb, Elissa/Didon, fondatrice de Carthage au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et la Kahina, résistante berbère à la conquête arabo-musulmane au VII<sup>e</sup> siècle. Si cela montre le rôle déterminant de certaines princesses ou reines en Tunisie ou au Maghreb, à travers l'Histoire, cela n'empêche pas qu'elles furent toutes trois des femmes au destin tragique. Trahies ou vaincues par l'ennemi, elles se sacrifient pour l'honneur de la patrie. Il reste dès lors à déterminer la part de la légende de la vérité historique. Et l'on peut s'interroger ainsi sur les raisons profondes qui poussent à la glorification des mythes et leur agrandissement à travers les époques dans les différentes

versions littéraires. Aussi, était-il heureux de valoriser l'héroïsme au prix de la tragédie ? La grandeur est-elle nécessairement dans l'échec ? La lâcheté et la trahison sont-elles du côté du mâle ? Tant de questions qu'il est légitime de se poser. Mais nous étions prévenus, il s'agit plus de littérature que d'Histoire. Le roman de Rafik Darragi est dans la lignée de cette fiction qui prend l'Histoire comme tremplin pour servir de base à des réflexions modernes. Ce qui paraît évident. Si cette démarche est largement esthétique et appréciable, il n'était pas nécessaire, à notre avis, pour des raisons romanesques, d'afficher d'emblée et en avant-propos de l'ouvrage les objectifs pédagogiques, d'enseignement et de divertissement. La liberté du lecteur est, à ce niveau, sacrée. Mais l'auteur est excusé pour avoir été longtemps pédagogue et professeur à l'université de Tunis, transmettant son savoir sur la langue et la littérature anglaises.

Tahar BEKRI

1. Parus respectivement en 2002 et 2003 chez l'Harmattan.

Assia Djebar

## La Femme sans sépulture

Paris, Albin Michel, 2002, 223 p.

17,01 €

« *Comme de longs échos qui de loin se confondent/Dans une ténébreuse et profonde unité/Vaste comme la nuit et comme la clarté/Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.*<sup>1</sup> »  
Telle serait la meilleure caractéristique du roman d'Assia Djebar.

Les parfums sont ceux de la mer, de la galette fraîche et de la forêt où Zoulikha était partie un jour et d'où l'avaient arrachée les soldats français. Les couleurs sont celles de la ville antique de Césarée et de ses mosaïques baignées par le soleil d'été, celles du henné et des voiles, des raisins doux et rouges comme le sang qui a coulé pendant la guerre d'Algérie. Les sons : ceux du chant des sirènes à demi effacé par le temps d'une mosaïque antique et de la plainte de Zoulikha elle-même : « *Mais sa voix subsiste, en souffle vivace : elle n'est pas magie, mais une vérité nue* ». Les sonorités sont aussi celles de l'eau fraîche coulant sur les terrasses les jours de ménage et celles des voix des femmes de Césarée qui ont connu, aidé et aimé Zoulikha. Ces dernières racontent son histoire à une « étrangère », la narratrice, revenue dans sa ville natale pour tourner un documentaire sur la *moudjahida* un peu oubliée.

Dans le décor de la grande cité antique déchue, le sort de cette femme extraordinaire nous est présenté à la manière d'une tragédie grecque : Zoulikha vit un déchirement éternel entre sa vocation de mère et le devoir de

servir son pays en lutte pour l'indépendance. Elle dit sa peine dans quatre monologues qui s'entrelacent avec les témoignages des survivants. Les monologues structurent le roman mais, avant tout, soulignent la dimension tragique du sort de la *moudjahida* presque oubliée.

Zoulikha a connu une vie courte et tourmentée : jeune fille du *bled*, titulaire d'un brevet d'études françaises (elle était née et avait grandi à Marengo), qui choisit elle-même ses maris (elle quitta l'un d'eux pour des raisons politiques), femme émancipée qui travaille dans une autre ville, épouse dévouée d'El Hadj Oudai et citadine exemplaire de Césarée, *moudjahida* enfin. Montée au maquis au printemps 1957, Zoulikha devient agent de liaison entre le réseau secret des femmes de Césarée et un groupe de maquisards dans la montagne proche. C'est avec ce groupe de maquisards qu'elle sera capturée par les soldats français et transportée dans un endroit où elle mourra des tortures qu'on lui a infligées et pendant lesquelles elle n'aura rien révélé. Le corps massacré de Zoulikha sera exposé pour décourager d'autres citadines de Césarée de suivre son exemple. Une nuit, il disparaîtra au grand désarroi de sa fille aînée, qui cherchera longtemps la tombe de sa mère. Elle ne la trouvera pas, mais le lecteur saura, grâce aux monologues de la *moudjahida*, que celle-ci avait été inhumée par un jeune maquisard.

Cette disparition physique entraîne une mort véritable : l'oubli. L'oubli non seulement de la personne de Zoulikha mais aussi de sa philosophie de la vie, la liberté pour laquelle elle s'était sacrifiée et qui semble de nouveau menacée en 2002 (année de l'édition du livre), cette fois par les extrémistes qui visent à soumettre la liberté de l'individu aux lois coraniques mal interprétées.

Cet avertissement énoncé à la fin du subtil dialogue tissé par l'écrivain entre les mots et les images clôt ce roman inspiré par l'histoire de l'Algérie. Un « *passé présent* » qui reste toujours une source inépuisable pour les écrivains algériens francophones, mais aussi pour ceux d'autres pays du Maghreb.

Karolina RESZTAK

1. Charles Baudelaire, « *Correspondances* » in *Les Fleurs du Mal* (première édition en 1857).

Jean-Michel DJIAN

## Léopold Sédar Senghor. Genèse d'un imaginaire francophone

Paris, Gallimard, 2005, 253 p.

25 €

À l'occasion de l'année Senghor, qui célèbre le centenaire de sa naissance, Jean-Michel Djian sort chez Gallimard, avec le concours de l'Organisation Internationale de la Francophonie, un bel ouvrage sur l'ancien poète et président sénégalais.

Incontestablement, l'un de ses points forts est son iconographie, abondante, diversifiée, parfois inédite, et parfaitement mise en valeur par le choix d'un papier glacé pour l'ensemble du volume. On suit donc avec plaisir la biographie de Senghor au rythme de ses photos de classe (au milieu de ses camarades sur une photo jaunie prise au collège-séminaire Libermann de Dakar en 1923), d'instantanés privés savoureux (Senghor, la craie à la main, donnant au tableau noir une leçon de latin à son fils Philippe :

« *Coletta Philippusque Leopoldum amant* ») ou d'événements publics comme le Premier Congrès des écrivains et artistes noirs (Senghor aux côtés de Richard Wright et d'autres écrivains devant les murs de la Sorbonne en septembre 1956). Soulignons également la reproduction judicieuse de documents tels que le « Décret sur l'emploi des majuscules dans les textes administratifs » (p. 72-77). Ce texte, rédigé par Senghor en 1975, est la preuve vivante des préoccupations d'un président de la République qui n'a jamais cessé d'être un agrégé de grammaire et un amoureux des mots. « *Pour lui, le langage est un immense terrain d'aventure inespéré pour l'esprit. Peut-être, au demeurant, n'a-t-il fait de la politique que*

*pour cela* », s'interroge Jean-Michel Djian. « *Partager cette jouissance et user du pouvoir des mots.* » (p. 139).

Après un récit biographique synthétique, l'ouvrage propose un certain nombre de documents hétéroclites d'inégale valeur.

Ainsi, la reproduction du fameux article de Senghor sur la langue française (« *Le français, langue de culture* », publié dans *Esprit* en 1962), aisément disponible dans le premier volume de *Liberté*, présente peu d'intérêt. En revanche, la correspondance entre Senghor et Jean Ballard, directeur de la revue *Cahiers du Sud*, bien qu'incomplète et anecdotique, est déjà plus intéressante puisque le pan épistolaire de l'œuvre senghorienne reste à ce jour inconnu. On relèvera également un entretien accordé par Senghor au critique Alain Goulet, à propos d'André Gide. Il donne ici un témoignage intéressant, mais qui n'apporte pas beaucoup d'éléments nouveaux par rapport à ce qu'il dit de l'auteur de *Voyage au Congo* dans ses textes critiques.

Le document le plus marquant est peut-être, finalement, l'entretien que Jean-Michel Djian a obtenu d'Aimé Césaire en 2005, un témoignage empli d'humanité et de fraternité, où reviennent par exemple les souvenirs de Louis le Grand : « *Et Senghor et moi, on est devenus copains comme cochons. On se voyait tous les jours. Il était en khâgne, et moi en hypokhâgne. Il m'expliquait, il m'introduisait auprès des autres. Il était mon meilleur copain.* » (p. 221-222).

À cet entretien est adjoint l'un des documents les plus émouvants du volume : la lettre que Césaire a envoyée à Senghor pour ses 95 ans, deux mois avant sa disparition. « *En ce jour d'anniversaire* », lui écrit-il, « *comment ne pas penser à ce qui constitue un des éléments essentiels de ma vie : notre rencontre en 1931 à Paris, au lycée Louis le Grand. Oui avec toi, et ce jour-là c'est avec mon destin que je venais d'être confronté, et que fraternellement tu m'éclairais. À toi toujours fidèlement et j'ose dire consubstantiellement.* »

Si l'ouvrage de Jean-Michel Djian n'est donc pas destiné aux spécialistes de Senghor, il constitue néanmoins un ouvrage utile, qui donne à voir, de manière vivante et dynamique, le parcours exceptionnel d'un enfant du Sine devenu membre de l'Académie française.

Frédéric GIGUET

Clémentine M. FAÏK-NZUJI

## Tu le leur diras. Le récit véridique d'une famille congolaise plongée au cœur de l'histoire de son pays

Bruxelles, Alice Éditions, 2005, 363 p.

25 €

On connaissait jusqu'ici Clémentine Faïk-Nzuji comme un écrivain et un scientifique dont l'œuvre ne laissait certes pas indifférent plus d'un observateur averti. Mais avec la parution de *Tu le leur diras*, l'auteur de *Le Temps des amants*<sup>1</sup> et de *Symboles graphiques en Afrique noire*<sup>2</sup> nous propose à travers l'histoire de sa famille un ouvrage rare, où se lit sa double expérience d'écrivain et de chercheur, et un document dont l'intérêt sociologique, historique et didactique est indéniable.

*Tu le leur diras* est né du désir de l'auteur, à la fois de rendre hommage à la vie exemplaire menée par ses parents disparus et d'évaluer la part d'héritage issue de leur expérience de vie. Aussi cette histoire aux ramifications multiples se noue-t-elle essentiellement autour de la vie du couple que forment papa Nicolas et maman Bernadette. Saga familiale, le récit évoque l'histoire de cinq générations d'une famille congolaise. Cette expérience de vie est placée sous le double signe de la lutte pour la conquête de la dignité humaine et de la quête permanente de l'excellence. Ce que nous donne à comprendre le récit, c'est la manière exemplaire avec laquelle un couple à l'identité forte a su forger son destin dans un contexte historique et sociopolitique difficile. Certes, l'auteur évoque dans son récit des heures d'allégresse et de joie qui

caractérisaient parfois l'ambiance familiale, mais ces heures-là ne sont en rien comparables à celles tragiques que le foyer a connues et qui, fort heureusement, ont été converties en des éléments ayant contribué à la force de sa personnalité : conflits familiaux, guerres tribales, luttes politiques, emprisonnement, errance sont autant d'expériences difficiles, mais qui arrachent à ces pages une mélodie digne de celle du *blues* ou du *negro spiritual*. En effet, le couple refuse de plier devant la thèse de l'implacable destin pour se dessiner une vie aux couleurs de ses propres désirs.

Le deuxième aspect important de ce récit de vie concerne l'inventaire qui est fait de l'héritage de ce couple à la postérité : l'amour du travail et la promotion de tout ce qui enrichit l'homme, la promotion de la culture. Dans ce sens, le père de l'auteur, Nicolas Kadima-Nzuji dira : « *L'unique héritage que nous vous léguerons sera dans votre tête et dans votre cœur. Avec ça, vous pouvez aller partout dans le monde et garder votre dignité.* » À en juger par les témoignages donnés en fin d'ouvrage, et qui rendent compte des résultats auxquels ce ménage est parvenu au soir de sa vie, on peut dire que le couple a semé dans le jardin du monde des « *fleurs de vie* » pleines de grâce. Mais au-delà du récit de cette trajectoire de vie exemplaire et de l'impact positif de ce couple sur la

société de son temps, *Tu le leur diras* vaut encore par l'intérêt historique et sociologique des informations données. En effet, l'ouvrage brosse un tableau édifiant sur le mode de vie des Congolais de l'époque et apporte un éclairage sur certains événements historiques tels que l'esclavagisme, les razzias, le génocide d'avant les indépendances et les troubles qui ont suivi l'accession de ce pays à la souveraineté nationale. Un dernier mot pour évoquer le style de ce livre. Clémentine Faïk-Nzuji a réussi par ce livre le pari difficile de convertir ce qui aurait pu être un document en un livre agréable à lire grâce à la simplicité du langage et la pleine restitution des ressources de l'oralité. Le lecteur a ainsi l'impression d'entendre quelqu'un lui raconter l'histoire apparemment légendaire, mais pourtant réelle, de « *l'un des hommes les plus attachants et les plus grands de l'histoire de l'humanité* » et de son épouse, « *une héroïne dans l'ombre* ».

Brice Pulcher  
MOHONDABEKA

1. Kinshasa (RdC), éditions Mandore, 1969 (poésie).

2. Paris, éditions Karthala/Ciltade, 1992.

## Fictions coloniales du XVIII<sup>e</sup> siècle.

### Ziméo ; Lettres africaines ; Adonis, ou le bon nègre, anecdote coloniale

Textes présentés et annotés par Youmna Charara

Paris, L'Harmattan, 2005 (coll. « Espaces littéraires »)

22,50 €

Entre réédition critique et ouvrage de vulgarisation, *Fictions Coloniales du XVIII<sup>e</sup> siècle*, propose au lecteur contemporain une lecture intéressante de trois remarquables textes du XVIII<sup>e</sup> siècle, *Ziméo* ; *Lettres africaines* et *Adonis, ou le bon nègre, anecdote coloniale*.

Dans une introduction générale riche tout en restant brève, compte tenu de la complexité de la matière, Youmna Charara insère les trois romans dans le contexte culturel de leur époque. C'est en analysant la production littéraire et philosophique de cette période que l'auteur restitue ainsi les différentes influences génériques, idéologiques et intertextuelles relatives aux textes étudiés. Ainsi se retrace la filiation des trois œuvres par rapport au roman anglais *Oroonoko, or the Royal Slave*, publié par la romancière Aphra Behn en 1688 et les différentes traductions de ce roman en France. Une partie de l'étude est consacrée en outre aux interprétations et réélaborations de l'histoire propres au système de traduction d'alors.

L'auteur montre comment ces trois fictions coloniales font émerger des positions nouvelles dans le contexte culturel de leur époque. C'est entre autres le cas des positions de Saint-Lambert, auteur de *Ziméo*, sur la situation et l'avenir des esclaves nègres dans les colonies. Les sources des trois romans coloniaux sont variées, de

la description géographique à l'histoire des colonies, des tableaux de la population et des mœurs aux récits des voyages, etc<sup>1</sup>.

La présentation se scinde ensuite en trois mouvements relatifs à chacune des fictions coloniales. *Ziméo*, par Jean-François de Saint-Lambert (1769) ; *Lettres africaines, ou histoire de Phédima et d'Abensar*, par Jean-François Butini (1771) et *Adonis, ou le bon nègre, anecdote coloniale*, par Jean-Baptiste Piquenard (1798). Saint-Lambert et Butini n'ayant jamais fait de voyage aux Antilles, tandis que Piquenard a séjourné à Saint-Domingue, les trois auteurs se font témoins directs ou indirects d'une situation historique qui avait à l'époque un fort retentissement dans les débats politiques, économiques et éthiques. *Ziméo* est présenté sous forme de récit de voyage, c'est le narrateur anglais qui rapporte les événements dont il a été témoin en Jamaïque. Le roman raconte l'histoire du héros, Ziméo, un prince béninois déporté aux Antilles, qui se met à la tête d'un soulèvement d'esclaves, ainsi que de son amour avec Ellarocé. Les drames de la lutte pour la liberté et de la perte de l'amour y sont réunis. Les *Lettres africaines*, récit de forme épistolaire, mettent en scène les « nègres civilisés » européens de Juida (Ouidah, dans l'actuel Bénin) et la situation des esclaves en Jamaïque. Il s'agit d'une réécriture de *Ziméo*. Les protagonistes sont deux amants du

royaume de Juida, Phédima et Abensar. Au cœur de l'histoire se trouve le projet de reconquête de la liberté des esclaves noirs dans les colonies. Le thème central d'*Adonis* se développe autour de l'insurrection des esclaves de Saint-Domingue en 1791. La voix du narrateur est celle d'un colon vivant à Saint-Domingue, et prend la forme d'un témoignage. Deux figures de noir se définissent, le noir cruel incarné par Biassou et le bon noir incarné par Adonis. Les textes sont proposés dans leur version intégrale d'après l'édition originale. Seule l'orthographe a été modernisée. Leur présentation ainsi que leur situation dans la production littéraire de chaque auteur est en outre accompagnée de notes et d'annexes qui constituent un support important dans la lecture.

Inspirés d'une situation historique réelle, ces textes qui traitent du rapport problématique entre esclaves noirs et propriétaires blancs proposent une histoire inventée et romancée aux connotations idéologiques marquées. Fruits d'une filiation en partage, ils naissent de la même matrice. L'étude de leur réception permet de voir en ces trois fictions coloniales l'une des sources du *Bug-Jargal* de Victor Hugo.

Tania MANCA

1. Parmi ces œuvres figurent l'*Histoire de la Jamaïque* de Leslie, publié en Angleterre en 1739 et traduit en français en 1751, la déjà citée *Histoire des Deux Indes* de Raynal, le *Voyage à l'île de France (1773)* de Bernardin de Saint-Pierre, l'*Essay sur l'histoire naturelle de Saint-Domingue (1776)*, du père Nicolson, le *Voyage d'un Suisse dans différentes colonies d'Amérique (1785)* de Justin Giraud de Chantrans, etc. De grandes œuvres comme *De l'Esprit des lois (1748)* de Montesquieu et les *Réflexions sur l'esclavage des nègres* de Condorcet (1781) jouèrent aussi leur rôle dans la formation idéologique des auteurs des trois fictions.

Jean-Louis JOUBERT

## Édouard Glissant

Paris, ADPF-publications, 2005, 86 p. (coll. « Auteurs »)

17,50 €

Aujourd'hui mondialement célébrée, l'œuvre de Glissant suscite une activité critique soutenue qui atteste bien d'une audience croissante, et il est urgent de disposer de vues d'ensemble sur une œuvre si considérable. « *Il faut savoir dire merci à celui qui fait à notre langue l'inestimable don de cet usage royal* » : on connaît l'exclamation d'Aragon à la lecture de la poésie de Glissant. À notre tour de savoir remercier Jean-Louis Joubert, spécialiste bien connu des littératures francophones, de nous offrir avec sa monographie une éclairante synthèse de cet univers si foisonnant – et toujours en cours d'expansion, rappelons-le. Si l'écriture glissantienne déjoue toutes les classifications et transcende les genres par de savants mélanges, c'est grâce au souci d'un décryptage aigü que sont abordés les romans, organisés en « archipel romanesque ». Quelques îles primordiales en émergent, de l'épopée anticolonialiste de *La Lézarde* (couronné par le Prix Renaudot en 1958) au tourbillon d'*Ormerod* en 2003, en passant par le pilier que constitue *Le Quatrième Siècle* en 1964 (qui scrute les épaisseurs du non-dit de l'histoire antillaise), *La Case du commandeur* en 1981 et le vertige de *Tout-Monde* en 1993 (où le brassage de l'ouverture parcourt les entrelacs d'une écriture diffractée).

C'est ensuite au tour de l'œuvre poétique d'être tout aussi soigneusement balisée : les

différents recueils sont envisagés dans leur disparate, où « une poésie éclatée » ressort de la publication des *Poèmes complets* en 1994, venant rassembler des illuminations où dominent des massifs qui ont nom *Les Indes* et *Sel noir*. Pour repérer l'unité de cette parole tellurique, sont pistées avec bonheur les trajectoires « du cri à la parole » qu'elle instille en une sorte de fonction cathartique de la poésie vis-à-vis des souffrances séculaires qu'imposèrent l'histoire et ses tribulations, jusqu'à édifier ce que l'auteur désigne comme un épique de la Relation.

Les lignes de force de « l'évolution d'une pensée » sont dessinées dans une troisième partie qui permet d'apprécier les itinéraires d'une réflexion résolument « engagée » dans l'anticolonialisme de ses débuts et la recherche ardente des clés de l'identité antillaise, mais refusant tout le simplisme des cloisonnements idéologiques. Après les ferments du *Discours antillais* (1981), Joubert décrit bien ce tournant qui, à partir du *Traité du Tout-Monde*, va confirmer que l'ancrage se décline pour Glissant dans les diverses désinences de l'ouverture au monde, cette quête du Divers et de la Relation. Avec elle, suivant les rhizomes d'un enracinement multiple (Glissant se souvenant de Deleuze et Guattari), s'affirme le paradigme de la créolisation, processus incessant d'élaborations inédites par la mise en contact des cultures, poussant à son terme le concept limité de métissage.

Conquête de l'imprévisible tribut de la Relation, la créolisation scelle la destinée des sociétés, à l'image de ce peuple mythique des Batoutos dont *Sartorius* immortalise en 1999 la fable prophétique.

Deux autres parties (« *Thématiques* » puis « *Images matricielles* ») déterminent les motifs fondateurs qui parcourent l'œuvre de part en part. Un panorama attentif de ces topoi qui n'ont cessé de marquer une écriture avide du réel dans toutes ses scansions : par cette attention fine au paysage, cette notion de la « trace », l'intérêt pour la figure de l'archipel, ou encore la peinture de l'ancre du bateau négrier et de la plantation entendue comme creuset des sociétés américaines, l'écrivain a su modeler au gré de son univers la saisissante topographie d'une humanité déchirée et riche de bien des mutations. Et c'est tout le mérite de Jean-Louis Joubert que de nous en livrer les repères avec clarté, tout comme il le fait pour les « Intertextualités et correspondances », où apparaissent les liens importants de Glissant à Saint-John Perse, à Faulkner et aux arts. Des éléments biographiques et bibliographiques ainsi qu'un élégant cahier iconographique viennent utilement clore cette très efficace introduction à l'œuvre archipélique d'Édouard Glissant.

Loïc CERY

Gaston KELMAN

## Au-delà du blanc et du noir

Paris, éditions Max Milo, 2005, 255 p. (coll. « Mad »)

18 €

Né de la fortune médiatique du premier livre de son auteur, *Au-delà du Noir et du Blanc* est le deuxième essai de Gaston Kelman, camerounais de naissance et bourguignon proclamé. Mélange d'émotion et de faits divers, le texte, dans une ivresse de mots, témoigne du bonheur d'un essayiste comblé. En langue basa, le mot *kelmam*<sup>1</sup> signifie « Le jour des événements ». L'auteur a en effet créé l'événement il y a un an avec *Je suis noir et je n'aime pas le manioc*. Par son analyse osée, ce livre a eu le mérite de dépouiller le Noir de ses oripeaux d'éternel colonisé qu'il traîne malgré lui. Kelman passait au crible d'une critique décapante le corpus de schèmes communs qui fixent l'essence du Noir, claironnent son extranéité et minorent de fait ses ambitions légitimes. Dans ce deuxième titre, l'auteur reprend le filon médiatique, l'épouse et dit sa gratitude : « J'ai donc suscité le débat et tiens à exprimer mon bonheur et ma reconnaissance. » (p. 15.) L'œuvre se compose de neuf parties de même orchestration mais n'innove pas. Le lecteur s'en rend vite compte, dérouté qu'il est par la place laissée au commentaire de textes d'anonymes, aux répétitions et métadiscours assumés (« *Je suis noir et je n'aime pas le manioc en tubercule* » p. 95), (« *Je le dis, je le redis au risque de me répéter jusqu'au radotage* ») (p. 77) à l'évocation de rencontres mondaines et à ses

amitiés avec Thuram, Mohammadou Dia, Safia Otokoré, etc. L'auteur force ses affinités avec les écrits de Frantz Fanon, affirme ses distances avec les littérateurs Africains (p. 25), pourfend l'école Cheikantadiopiste « *manichéenne en diable* » (p. 34), prend à témoin d'autres Français « *mélanodermes* » (p. 103), convoque prudemment Césaire ou Achille Mbembé, salue la perspicacité de Dany Laferrière (p. 105) et annonce à la suite de Fanon dont il « *présente un florilège de citations* » (p. 49), son ambition « *de libérer l'homme noir de lui-même* » (p. 13, 48). Mais l'unique enjeu décliné s'affiche sans ellipses : « *Aujourd'hui, je voudrais vraiment plaire à une catégorie de Blancs. Je voudrais apporter un peu de réconfort aux Français détruits et diabolisés par les expérimentations des élites. Ces Français blancs que l'on a jetés dans les bras des extrémistes* » (p. 200). Pour ce faire, Kelman choisit sa matière à des sources aussi hétéroclites qu'étonnantes : *Le Canard enchaîné*, *Marianne*, courrier d'insultes ou d'encouragements (p. 57-68, 73-76, 81-86) propos de concierges (p. 87, 99, 100, 118) et sites internet « *blacks* » (*Boojun*, p. 19-20, *Périphéris.net*, p. 90-97, *Grioo.com*, p. 117) alimentent le commentaire qui se construit ici par un étirement vertigineux du substantialisme des Noirs « *complexés en diable...*

*Hypocondriques patentés, souffrant d'une dolorite aiguë* » (p. 17). Pourtant ce même Noir, substance unique et unifiante, est l'objet d'un traitement pour le moins singulier, réduit qu'il est à « *sa plainte permanente* » (p. 17). Peu importent les contradictions, Kelman propose à son public un amalgame de fragments narratifs d'événements heureux, un déferlement de provocations où la grivoiserie le dispute à la griserie (p. 85, 92), et une description besogneuse de l'état actuel d'une France enfin prête à débattre de la question du Noir. Tout le monde en prend pour son grade. Les politiques, tout comme l'immigré éboueur, paradigme exploité jusqu'à saturation : « *On ne peut pas parler de discrimination pour le Soninké analphabète qui est éboueur comme il l'aurait été dans n'importe quelle partie du globe* » (p. 238). Si son premier ouvrage avait en effet ouvert le débat de manière féconde, on peut regretter que Gaston Kelman qui « [a] choisi de traiter des sujets qui fâchent, parce qu'il fallait bien que quelqu'un le fasse ». (p. 13), plutôt que de donner à penser, semble ici plus préoccupé à remercier, à distribuer de bons et de mauvais points.

Léopold Auguste  
MBONDE MOUANGUE

1. *Kel* = jour ; *mam* = choses, faits, événements (sg. : *yom* = chose) ; *kelmam* = le jour où les événements sont arrivés, le jour des événements.

Pascal BLANCHARD, Nicolas BANCEL et Sandrine LEMAIRE (dir.)

## La Fracture coloniale

Paris, La Découverte, 311 p. (coll. « Cahiers libres »)

20 €

Ce volume collectif s'inscrit étroitement dans le débat actuel sur la représentation collective et l'écriture du passé colonial de la France et pose d'essentielles questions déjà largement présentes dans d'autres ouvrages récents, parmi lesquels la somme – remarquable et indispensable – qu'est *Le Livre noir du colonialisme*<sup>1</sup>. Après *La République coloniale, essai sur une utopie*<sup>2</sup>, *La Fracture coloniale* réunit des contributions venant de divers horizons : historiens, politologues, anthropologues, sociologues mettent au jour, de différentes façons, les difficultés fondamentales de la nation française à évaluer, représenter ou même prendre véritablement en compte cette part importante de l'histoire collective qu'est le passé colonial français. Quelles sont les résistances individuelles et collectives, intellectuelles et institutionnelles, politiques et historiques qui interdisent ou empêchent encore trop souvent de considérer avec la sérénité nécessaire les multiples exactions de la conquête et de la domination coloniales mais aussi les nombreuses ambiguïtés de la présence et de l'action – parfois très anciennes comme dans le cas de « vieilles colonies » des Amériques – de la France dans une large partie du monde ? Quels sont les actuels enjeux de l'exposition médiatique ou de l'occultation ou encore du travestissement d'une histoire que

d'aucuns jugent honteuse et que d'autres replacent dans le cycle long de l'histoire de l'humanité, faite de violences innombrables, d'inévitables atteintes au droit des peuples et des personnes et tout entière constamment impulsée par l'appétit de conquête et d'expansion territoriales ? Quelles sont, surtout, les incidences actuelles de ce passé, aussi bien dans ce qu'il est maintenant convenu d'appeler « la crise des banlieues » que dans les difficultés persistantes de nombreux jeunes Français « issus de l'immigration » à trouver une digne et véritable place dans une société où existent toujours des pratiques discriminatoires et stigmatisantes à l'encontre des « minorités visibles » ? On pourra regretter que cette riche réflexion sur la mémoire et l'histoire nationales ne fasse aucune part aux littératures francophones, pourtant largement investies de ces questions fondamentales ainsi que l'ont montré, ces vingt dernières années, divers essais critiques. Il reste que cet ouvrage, qui s'inscrit dans la lignée – déjà ancienne elle aussi – de la recherche sur l'histoire coloniale, est un instrument d'une grande et profonde utilité pour l'étude et la compréhension de cette « fracture » qui semble traverser, aujourd'hui, la société française.

Priska BORRE-DEGRAS

1. *Le Livre noir du colonialisme : XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle : de l'extermination à la repentance*, dir. Marc Ferro, Paris, Robert Laffont, 2003.

2. Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Françoise Vergès, *La République coloniale, essai sur une utopie*, Paris, Albin Michel, 2003, (coll. « Petite bibliothèque Albin Michel des idées »).

## Les Cahiers de la SIELEC, n° 3 :

### « Faits religieux et résistances culturelles dans les littératures de l'ère coloniale »

Actes réunis par Jean-François Durand et Jean Sévry

Pondichéry (Inde), éditions Kailash, 2005

15 €

« Grand'mère Kalle », une ancienne esclave, annonçait la mort par un rire démoniaque du fond du gouffre où elle était tombée. Il n'y a pas si longtemps, la croyance à cette sinistre légende était partagée par tous les habitants de l'île de la Réunion, Blancs et Noirs. Cette superstition, relatée par Jean Arrouye, est un des « faits religieux et des résistances culturelles » à l'évangélisation recensés dans *Les Cahiers de la SIELEC*, n° 3 – la Société Internationale d'Études des Littératures de l'Ère Coloniale – qu'animent Jean-François Durand et Jean Sévry. Cette livraison rassemble les communications présentées sur ce thème lors de son congrès en 2003 à Montpellier.

La partie consacrée à l'Afrique du Nord contient une étude de Paul Siblot sur le prétendu « fanatisme musulman ». Guy Riegert étudie le « roman berbère » de Ferdinand Duchêne, *Aux pieds des monts éternels*, et Jean-François Durand les livres de Pierre Loti (*Au Maroc*) et des frères Tharaud (*La fête arabe*). Katherine Roussos retrace l'aventure en Algérie d'Isabelle Eberhardt, convertie à l'Islam. Elle y mourut noyée à 27 ans, en 1904. Le destin de Mouloud Feraoun, instituteur kabyle assassiné par l'OAS en 1962, est relaté par Samira Sayeh. Rosalia Bivona évoque les fantasmes que suscita la confrérie des Senoussis, installée en Libye, entre autres chez Jules Verne dans son roman *Mathias Sandorf*. Pour Jean-Marie Seillan, le combat au

Tchad des Français contre les Senoussis (qualifiés de « *calotins musulmans* ») s'inscrivait dans le climat anticlérical de la III<sup>e</sup> République.

Jean-Claude Blachère s'est intéressé aux souvenirs de Mauritanie chez Psichari, Saint Exupéry et Jean d'Esme, et Alioune Sow au sultan de Segou, Ahmadou, fils d'El Hadj Omar. Bernard Mouralis analyse la guerre contre Samory d'après des lettres à sa famille du général Charles Mangin (alors lieutenant). Buata Malela dépeint « l'angoisse du déracinement » dans *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane et Gérard Chalaye étudie le « hamallisme » – un soufisme africain – dans l'œuvre d'Ahmadou Kourouma. Cheikh M.S. Diop retrace l'histoire du fondateur sénégalais de la secte des mourides, Cheikh Ahmadou Bamba. Dans sa communication sur « l'échec » des missionnaires au Gabon, Romain Meko Diamba relate l'émergence d'un culte éphémère, dit de « *Mademoiselle* », une apparition féminine blanche qui prônait la destruction des fétiches et l'abstinence sexuelle durant la journée.

Richard Laurent Ombga relève la résistance religieuse dans les ouvrages des Camerounais Mongo Beti et René Philombe. Il a noté aussi le « *fétichisme déguisé* » du christianisme, souligné par Charly Gabriel Mbock dans son roman *La Croix du cœur*. Mahougnon Kakpo a analysé les romans d'Olympe Bhély-Quenum, et en particulier la résistance culturelle du vaudou dans

*Le Chant du lac*. Dominique Ranaivoson examine l'aspect antichrétien des révoltes malgaches de 1904 et 1905 et Denise Coussy retrace l'itinéraire du Kenyan Ngugi wa Thiong'o. Ses romans, dit-elle, remettent en question la religion chrétienne imposée : ainsi dans *Matisari*, où l'auteur imagine Jésus faisant de l'auto-stop. Jean Sévry s'est penché sur les cultes syncrétiques d'Afrique du Sud à travers les romans de Sarah Gertrude Millin, Mike Nicol et Zakes Mda. Richard Samin met en perspective l'histoire de Nsikana, le premier Noir sud-africain converti au christianisme en pays xhosa au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Gilles Danroc évoque la figure emblématique de Las Casas et Jean François Zorn la « *littérature antiesclavagiste* » de B.S. Frossard et de Guillaume de Félice, dont les ouvrages datent respectivement de 1789 et 1846. Daniel Delas relève le « *progressisme* » de Jacques Roumain face au vaudou haïtien. Enfin, Kusum Aggarwal compare les « regards croisés » de Mongo Beti et V.S. Naipaul sur le christianisme et l'islam en Afrique noire.

Claude WAUTHIER

GEMDEV et Université du Mali

### **Mali-France. Regards sur une histoire partagée**

Bamako/Paris, éditions Donniya/Karthala, 2005, 580 p.

(coll. « Hommes et sociétés »)

32 €

L'ouvrage édité par le GEMDEV et l'Université du Mali est le fruit des travaux du colloque « Regards croisés France – Mali » tenu à Bamako en janvier 2005.

Il rassemble 24 contributions d'universitaires maliens et français qui privilégient l'approche pluridisciplinaire et croisent les regards sur les thématiques définies. Ainsi, à partir de quatre angles d'analyse, constituant les parties de l'ouvrage, ils proposent des textes aussi riches que variés et d'une grande rigueur scientifique.

Dans la première partie « Altérités et pratiques de domination », les contributeurs interrogent les relations entre dominants et dominés et leurs visions respectives. Bernard Salvaing et Cheick Chikouna Cissé le font dans la sphère religieuse, à partir respectivement de quatre récits de vie et du cas d'un hamalliste. Elmouloud Yattara analyse le traitement différencié des communautés africaines, notamment les sédentaires et les nomades, par l'administration coloniale. Naffet Keita invite à revisiter la construction de l'État malien à travers la question de l'Organisation Commune des Régions Sahariennes. Françoise Dufour s'intéresse aux pratiques discursives anciennes et actuelles qui perpétuent une forme de dominance entre le Mali et la France. Enfin, Claude Fay s'interroge sur la récurrence des paradigmes élaborés par le colonisateur face aux mondes locaux du Maasina.

Comprendre les « Représentations culturelles et imaginaires » est l'objet de la deuxième partie, dans laquelle Pierre Boilley et Marie Tranchet-Thomas nous ramènent à la question des Touaregs. Le premier s'interroge sur la réalité du complot français au Sahara. La deuxième montre la mythification des Touaregs dans le roman saharien français. Anne Richebois essaie de comprendre la nature des perceptions de l'autorité coloniale sur les populations du Gourma Rharous. Vittorio Morabito met en perspective représentations artistiques (film, roman) et réalités sur l'histoire de l'Office du Niger. Anne Doquet montre ce que les guides touristiques, reproduisant des termes stéréotypiques, pensent des Toubabs (« Blancs »). Enfin, Tal Tamari s'interroge sur les véritables raisons de la dépréciation des traditions orales par les auteurs occidentaux. Explorer les méandres du partenariat issu de la décolonisation est l'objet des contributions de la troisième partie. Ainsi, Michèle Leclerc-Olive et Marina Lafay traitent de la décentralisation dans un contexte marqué par le développement de la coopération décentralisée, l'action des ONG et des associations de migrants. Monique Bertrand analyse, à travers le foncier urbain, le droit de la terre hérité de la colonisation et ses évolutions actuelles. Ibrahima Baba Sidibé, Christophe Daum et Erika Nimis étudient les relations franco-maliennes respectivement à

travers la décolonisation-émancipation, la question de l'immigration et la photographie. La quatrième partie, « Asymétrie dans les relations internationales, économie et diplomatie », traite des déséquilibres et des dépendances. Ces questions sont analysées par Boubacar Séga Diallo à travers l'introduction de nouvelles monnaies ; par Vincent Géronimi, Boubacar Séga Diallo et Lansina Sidibé avec la question du franc malien ; par Vincent Géronimi et Issa Sacko qui regardent vers la « trappe à pauvreté » malienne ; par Philippe Hugon qui explore les relations entre les deux pays en suivant le fil blanc de la question cotonnière. Enfin, Claire Mainguy et Naima Pages élargissent le débat, la première avec l'Accord de partenariat économique en Afrique de l'Ouest et la seconde avec les effets d'agglomération et le développement au Mali et en Côte-d'Ivoire. Autant de contributions qui augurent une nouvelle ère de regards véritablement croisés des Maliens et des Français sur une histoire partagée.

Amadou KEÏTA

Achille MBEMBE

## De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine

[2000] Paris, Karthala, 2005, XXXII + 293 p. (coll. « Les Afriques »)

24 €

Cet essai, dont l'écriture et les ressources critiques se situent entre histoire, littérature, et sciences politiques, explore comment l'Occident fit de l'Afrique une figure d'animalité et partant, un « néant » sans histoire ni humanité, pour offrir, en réponse, une réflexion sans complexes ni tabous. Son nouvel « avant-propos » dévoile notamment certains impensés des cultures française et africaines : « une forme d'ethno-nationalisme racialisant » serait à la source des actuelles difficultés qu'a l'idéologie républicaine à assumer et dépasser son passé colonial (p. V), tandis que « les traditions patriarcales du pouvoir en postcolonie » seraient fondées sur un « imaginaire de la virilité » qui peine à masquer « un refoulement originaire de la relation homosexuelle » (p. XXV). Faisant fi de « problématiques usées » (« la rupture », « la résistance »), qui le plus souvent reproduisent les schémas dichotomiques qu'elles prétendent dénoncer, l'essai de Mbembe recherche donc certaines « lignes de continuité » en les inscrivant « dans la longue durée » ; et il vise conjointement à comprendre les modalités complexes qui manifestent l'émergence d'un « sujet africain autonome » (p. 33). Traditions ancestrales, politique coloniale et pratiques postcoloniales apparaissent ainsi liées par un même « triptyque violence, allocations et transferts » (p. 73), qui a « sa rationalité propre » parce qu'il rend tous les éléments du système

interdépendants les uns des autres : ainsi « le pouvoir d'État se socialise » en même temps que « les prérogatives publiques se privatisent », corruption et redistribution étant les opérateurs universels qui convertissent les « choses économiques » en « choses sociales et politiques », et vice versa (p. 75). C'est cette « formule de domination » qui fut, à compter des années 1980, ébranlée par « les politiques néolibérales de dérégulation tous azimuts » (p. 90), dont les impératifs d'austérité et les contraintes externes ont finalement démultiplié « les pouvoirs privés » et généré un véritablement retournement de l'Afrique contre elle-même. Les guerres incessantes constituant désormais, par la mise sous tutelle de populations pauvres et sans armes, de « nouvelles relations d'assujettissement », tandis que des pans entiers de l'économie sont tombés dans la clandestinité ou relèvent exclusivement du banditisme. Dans cet univers de la postcolonie où la violence règne avec l'arbitraire, l'imbrication du pouvoir et de ses sujets se donne également à lire au niveau symbolique, dans les modalités par lesquelles le pouvoir « s' imagine » et les individus rendent leur monde « signifiant » (p. 140). Si le pouvoir s'approprie l'obscène et le grotesque, ou cette « esthétique de la vulgarité » qui, selon Bakhtine, servait essentiellement au peuple comme moyen de dérision et de subversion, le postcolonisé s'approprie, en retour, le « régime du simulacre » (p. 149), et dispose

ainsi « d'une formidable capacité à mobiliser, non pas une seule identité, mais plusieurs, toutes fluides, et qu'il faut, à ce titre, négocier constamment » (p. 143). Quand l'Afrique actuelle s'apparente à un « Hors monde » où « la violence de la mort est devenue l'état normal des choses » (p. 217), c'est tout naturel que sa littérature témoigne d'un imaginaire profondément labile et baroque, tout empli d'ombres, de spectres et d'incertitudes. Mbembe expose avec brio ces diverses imbrications qui font des situations postcoloniales « des situations d'impouvoir par excellence » (p. 179), mais c'est avec style qu'il fait coïncider, dans cet ouvrage hors pair, la réflexion philosophique, l'écriture de l'histoire et ce qu'il appelle les « écritures africaines de soi ».

Anthony MANGEON

Bonaventure MVE-ONDO

## **Afrique : la fracture scientifique**

### **Africa : the scientific divide**

Ouvrage bilingue français/anglais. Traduction de Chris Turner

Paris, éditions Futuribles, 2005 (coll. « Perspectives »)

12 €

Ouvrage de réflexion sur les voies et moyens qui permettront à l'Afrique de réussir sa renaissance dans la modernité, Afrique : la fracture scientifique est également l'occasion de faire un état des lieux de la recherche en Afrique après les indépendances. Dans son introduction, l'auteur fait état d'une « marchandisation » du savoir : celui-ci étant considéré comme une marchandise, toute société doit en produire pour vivre (ou survivre), d'où l'installation d'une économie du savoir caractérisée par une concurrence effrénée. Cette situation a pour conséquence l'accélération de la privatisation, la concentration des centres et organismes de recherche. Ainsi l'Afrique, qui ne participe que faiblement à la formulation des problèmes scientifiques et à l'élaboration de leurs solutions, devient consommatrice de ce qui est produit ailleurs.

Aujourd'hui, le fossé se creuse et l'Afrique subsaharienne enregistre une participation décroissante à la production scientifique mondiale. Depuis les années 1980, les systèmes d'enseignement supérieur et de recherche africains se sont dégradés suite à l'instauration de programmes de stabilisation et d'ajustement structurel, ayant pour conséquence directe la réduction des budgets qui leur étaient consacrés. Les structures de recherche sont donc aujourd'hui dépendantes des programmes d'appui ou de coopération financés par le Nord.

Or, aucun pays ne saurait aujourd'hui promouvoir un développement durable et participer à la compétition mondiale sans produire, contrôler et gérer le savoir. La maîtrise de ce processus est d'autant plus nécessaire que les pays africains ont à faire face à une lutte âpre contre la pauvreté dans laquelle la science et la technologie peuvent être d'un grand apport.

Cependant l'installation de la science moderne est en échec en Afrique pour diverses raisons. L'une d'elles est que cette science vient de l'extérieur du continent et que celui-ci n'arrive pas à l'intérioriser culturellement pour en faire un instrument de son développement. La science moderne introduite à la période coloniale pour le service exclusif des puissances étrangères n'a pas réussi, après les indépendances, à tirer parti des savoirs importés et de la mise en œuvre des programmes de recherche au profit de la population. Cet état de fait consacre la marginalisation scientifique du continent, dont les institutions connaissent diverses crises (de confiance, de ressources humaines, financières et d'identité). La fracture scientifique s'accroît car la recherche scientifique et technique en Afrique n'arrive pas à se départir de la logique coloniale, à s'affirmer et à mettre en place de véritables partenariats avec des pays du Nord et du Sud. Cependant, dans un contexte de dépendance il est difficile de refonder la science surtout quand

celle-ci est reçue sur le continent à travers ses applications technologiques, incluant du même coup l'imitation et la consommation des concepts et des produits élaborés ailleurs. Il faut donc une culture nouvelle qui permette à l'Afrique de se surpasser, de « digérer » les concepts scientifiques et de s'inventer une nouvelle modernité réconciliant les savoirs locaux avec la science. Il faut une mutation qui engage le développement en permettant aux Africains de se réappropriier leur histoire, leurs savoirs afin de créer des connaissances et des compréhensions modernes. Ainsi, on pourra enclencher le processus d'un développement véritable compris comme changement des structures et des mentalités.

Issa SACKO

Olivier Pétré-Grenouilleau

## Les traites négrières. Essai d'histoire globale

Paris, Gallimard, 2004, 468 p.

(coll. « Bibliothèque des Histoires »)

32 €

Difficile de sous-évaluer en France les polémiques sur les lois mémorielles<sup>1</sup>, qui, en pratique, imposent, par le biais du code pénal, de reconnaître comme vérité historique les sentences de tribunaux sur les « crimes contre l'humanité ». Il est toujours dangereux que la loi puisse influencer, voire décider de la façon dont l'histoire doit être lue. D'où l'appel « *Liberté pour l'Histoire* » signé par de prestigieux historiens français, inquiets de ce qu'en matière d'histoire française, il soit possible de légiférer *ad libitum* aussi sur la croisade contre les Albigeois, sur les guerres de religion ou bien encore sur la Terreur.

Juger à travers le filtre des idées d'aujourd'hui les actions des hommes d'hier n'a pas de sens historique. Le livre d'Olivier Pétré-Grenouilleau répond d'abord au besoin de remédier à deux écueils insidieux : la « *surprenante ignorance au sein même du monde académique dans son ensemble, à propos de la nature de la traite* » et « *l'échec du dialogue entre les universités et le public cultivé* » (p. 7-8). Le malentendu orchestré à la suite de son intervention au *Journal du Dimanche* signale en outre qu'il existe des modalités propres à toute bonne vulgarisation. L'auteur propose une synthèse stimulante de la question des traites négrières alors que l'essentiel des travaux sur le sujet, publié en anglais, n'a pas encore

donné lieu au tableau d'ensemble souhaité par David Brion Davis<sup>2</sup>: « *The Big Picture* ». Une des raisons de l'existence d'un « *tabou négrier* », qu'il ne faut toutefois pas exagérer nous dit l'auteur, est que, « *né avec le combat abolitionniste, le discours sur la traite est devenu un enjeu avant même d'avoir été pleinement érigé en objet historique* » (p. 9). « *À l'heure de l'histoire mémoire, une déportation organisée d'êtres humains, la plus importante de tous les temps, continue d'être largement oubliée. Non pas parce qu'elle serait peu étudiée, mais parce qu'elle est déformée par les ravages du « on dit » et du « je crois », par les rancœurs et les tabous idéologiques accumulés, sans-cesse reproduits par une sous-littérature n'ayant d'historique que les apparences.* » (p. 10). La méthode adoptée par Pétré-Grenouilleau est celle de la *global history*, nécessairement comparatiste, comme « *toute bonne histoire* ». Une histoire qui tente d'approcher « *des logiques à partir des pratiques* », autrement dit à travers le prisme complexe de la multiplicité des faits et la diversité des facteurs (économiques, politiques, culturels, géo-politiques...) selon la variabilité de plusieurs échelles, afin de reconstituer le foisonnement des possibles autrefois offerts aux acteurs du jeu historique.

« *Tendre à la clarté, à l'objectivité et travailler à replacer l'histoire -*

*de l'infâme trafic - dans un contexte plus large* », est justement, pour l'historien, « *un moyen de rendre hommage aux millions de victimes des traites négrières* ».

Définir les traites négrières comme objet d'études historiques suppose le recours à l'histoire de longue durée. L'exemple des Grecs sert de terrain initial à la mise au jour de trois explications possibles de l'adoption d'un système esclavagiste : celle-ci peut être la « *résultante d'une certaine culture politique puisant aux sources du génie grec* », la « *conséquence d'un événement historique particulier* » (l'exemple allégué est celui des guerres médiques) ; l'esclavage peut enfin apparaître comme la condition de possibilité des progrès de la démocratie à Athènes, selon la thèse de Moses Finley, citée p. 17 de l'ouvrage. Le cas des Grecs, au carrefour de trois logiques au moins, démontre que rien n'est simple, tout en permettant de réaffirmer les devoirs et les limites du travail d'historien.

Olivier Pétré-Grenouilleau croise alors plusieurs pistes, en prenant ses distances avec d'anciens poncifs (du type : « *La traite est la conséquence d'un racisme à l'encontre des Noirs* »). Afin de tenir la rigueur scientifique et éthique d'une histoire qui compare sans pour autant hiérarchiser, l'auteur démontre les mécanismes de l'« *invention* » de la traite selon plusieurs modalités. Une analyse initiale de sémantique historique est l'occasion de justifier le titre de

1. Nous traduisons librement ici le début d'un article de Giuseppe Galasso, « *Libera storia in libero stato : Il rigore scientifico è un prodotto delle civiltà occidentali. Un appello di studiosi francesi* », *Corriere della sera* (21/2/2006), consulté le 28/02/2006 sur [www.stmoderna.it](http://www.stmoderna.it).

2. David Brion Davis « *Looking at Slavery from Broader Perspectives* », in *American Historical Review*, avril 2000, p. 452-466, cité par l'auteur en note, p. 8.

l'ouvrage, adopté par défaut. Elle suscite ainsi la *libido* sciendi de parcourir l'histoire lexicale du mot nègre, à partir des nomenclatures juridiques à l'échelle mondiale et sur la longue durée<sup>3</sup>. L'accent mis sur le rôle de l'expansion musulmane, substrat sur lequel fut réellement « inventée la traite », permet d'écarter scientifiquement la question de la « responsabilité » de telle ou telle aire, ethnique ou religion vis-à-vis des traites négrières considérées du point de vue de l'histoire globale. Historiquement nous dit l'auteur, l'expansion musulmane coïncida avec le moment où se produisit la traite des Noirs. L'interprétation « mécaniste » ou « logicienne » de ces phénomènes historiques écarte de fait deux questions : Celle, d'ordre fictionnel, qui consisterait à se demander si la traite eût pu se développer sans sa coïncidence avec l'expansion musulmane. Question sans intérêt pour l'historien, de l'aveu de l'auteur. Celle de la question juridique proprement dite - Qui sont les responsables ? - Question irrecevable sous peine de péché d'anachronisme. La richesse du matériau servant à traiter la question des origines des traites devient alors le carrefour de l'élaboration de redéfinitions tout à fait opérantes. En bon logicien, l'auteur rappelle que « la dimension religieuse fut avant tout un alibi et non un motif permettant d'expliquer la traite »

(p. 33). Reprenant, avec B. Lewis<sup>4</sup>, les trois sens différents qui peuvent caractériser le mot Islam : [(a) « la religion enseignée par le prophète Mahomet et incarnée dans la révélation aux musulmans qu'est le Coran », (b) « Cette même religion telle qu'elle a évolué, transformée par la tradition et par le travail des grands juristes et théologiens musulmans » et (c) « L'Islam comme pendant non du Christianisme mais plutôt de la Chrétienté », autrement dit la civilisation islamique telle que nous la connaissons par l'histoire], l'auteur souligne la valeur heuristique du processus de définition par antonymie. La première distinction définit l'Islam vis-à-vis des autres monothéismes, la seconde oppose l'Islam comme tradition et institution à la révélation, la troisième enfin oppose l'Islam à la Chrétienté et la définit comme civilisation dans l'Histoire. À travers l'accent mis, au sein d'une vision globale, sur l'ancienneté et le poids du trafic transsaharien, Pétré-Grenouilleau contribue à redresser l'anamorphose qui a consisté à focaliser une attention parfois absolue sur la traite océane, et ce, au détriment des traites internes au monde arabo-musulman. Il signale au passage de multiples pistes de recherches, au nombre desquelles le rôle des marchands et banquiers italiens, qui au *duecento* et

*trecento*<sup>5</sup>, furent à l'origine des premiers systèmes esclavagistes par leur apport en termes de capital et de technologie. Une autre piste fructueuse serait celle de prospector de manière systématique du côté des facteurs politiques, dont l'auteur montre avec brio qu'ils sont à l'origine du développement des circuits coloniaux. En somme, l'auteur de cet ouvrage stimulant, tout en rappelant la radicale différence entre l'absolu de la responsabilité morale et la nécessaire posture comparatiste de tout historien digne de ce nom, prouve par son travail qu'il est nul et non avenu de craindre la subjectivité de la mémoire quand on en revendique la liberté.

Valérie HAYAERT

3. Une enquête lexicographique en amont d'un choix historiquement discriminant (affaiblissement du doublet latin *ater-niger* en nègre) permettrait sans doute d'affiner l'analyse du discours occidental construit sur le Noir en tant qu'acteur historique.  
4. I. Bernard Lewis, *Race et esclavage au Proche-Orient*, Paris, Gallimard, 1993 (1<sup>re</sup> édition: *Race and Slavery in the Middle East*, New York, Oxford University Press, 1990) cité par l'auteur p. 33.  
5. *Iris Origo, The Merchant of Prato : Francesco di Marco Datini, 1335-1410*, New York, Alfred Knopf, 1957, cité par O. Pétré-Grenouilleau, p. 41.

Richard PRICE & Sally PRICE

## Les Marrons

La Roque d'Anthéron, éditions Vents d'ailleurs, 2003, 127 p. (coll. « Ici & Ailleurs »)  
15 €

Pendant longtemps, le thème du marronnage n'a pas eu d'écho important dans les sciences humaines. Des chercheurs haïtiens ont cependant, en leur temps, à la suite des enquêtes menées dans le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle par Melville et Frances Herskovits, commencé à dérouler les linéaments de cette histoire. Jean Fouchard, par exemple, a rendu hommage à ces révoltés, dans *Les Marrons de la liberté*<sup>1</sup> et dans *Les Marrons du Syllabaire*<sup>2</sup>. Dans un ouvrage récent, et remarquable, *Quand la révolution aux Amériques était nègre...*<sup>3</sup>, Nicolas Rey a rappelé qu'il n'y a guère que sur l'île de Saint-Vincent que des rescapés de naufrages de navires négriers, restés dans l'histoire sous le nom glorieux de « *Caraïbes noirs* », purent s'établir durablement, animer des réseaux de fuite des plantations et résister près de 150 ans, jouant d'une double stratégie, la guerre et la diplomatie, avant d'être réduits, en 1796, par les Anglais. Les survivants, déportés au Honduras, rejoignirent les exilés haïtiens, les troupes de Jean-François et de Marc Saint-Dié. Pendant une bonne partie du XIX<sup>e</sup> siècle, ils participeront aux guerres d'indépendance des peuples d'Amérique centrale, réseaux dormant réactivés à la première alarme. Les marrons du continent ont connu d'autres destins. Il faut tout d'abord saluer les travaux de Richard et de Sally Price, qui,

depuis près de trente-cinq ans, mènent des recherches sur les marrons du Suriname. Leurs travaux constituent une somme, tant du point de vue de l'histoire, patiemment reconstituée, que de la sociologie et de l'anthropologie. Car il est bien certain que dans le marronnage, ce qui est en jeu est bien une vision de l'humanité. L'ouvrage publié aux éditions Vents d'ailleurs est une synthèse de ces travaux. Il est aussi le signe d'un investissement et d'un regard différent posé par la direction régionale des affaires culturelles de Guyane, qui a apporté son soutien à ce projet, qui ouvre une collection intitulée « Culture en Guyane ». C'est ainsi reconnaître que les peuples marrons participent de cette culture, au-delà du caractère paradoxal de cette affirmation. Car le marronnage est en effet fondé sur le refus même de l'économie plantationnaire : fuyant cet espace, souvent peu de temps après leur arrivée, les esclaves, d'origines et de cultures diverses, se sont regroupés, ont refondé des groupes, des peuples, s'enfonçant plus avant dans la forêt dès lors que les colons les pourchassaient, traitant avec eux lorsque cela était possible. Peuples différents, aux formes d'organisation sociale distinctes : Aluku, Saramaka, Ndyuka et Paramaka, chacun de ces peuples est suivi dans son histoire mouvementée, et qui ne fut pas sans obstacles.

Les conditions actuelles de la présence des marrons, et la répartition sociale de leurs activités au sein de la société guyanaise constituent la seconde partie de l'ouvrage. On voit combien, depuis les temps de la « folie de l'or », les conditions de vie ont grandement été modifiées, et que la modernisation rapide de la société a affecté les modes de vie. Pourtant, richement doté d'illustrations elles-mêmes soigneusement commentées, le livre montre aussi la vivacité artisanale et artistique de ces cultures : les sculptures délicates, comme les tissages, témoignent encore de leur prégnance, liée aux cultes anciens et à certaines traditions, qui, bien souvent, rappellent encore l'arrachage initial à la terre natale et la nécessité d'une fondation.

Yves CHEMLA

1. Paris, éditions de l'École, 1972.

2. Port-au-Prince, éditions Deschamps, 1988.

3. Paris, Karthala, 2005.

Zahia RAHMANI

## Musulman

Paris, Sabine Wespieser, 2005, 145 p.

16 €

Fable métaphorique qui oscille entre prose et poésie, roman en cinq actes à la tension tragique presque palpable, ce deuxième ouvrage de Zahia Rahmani, tout en demi-teinte, nous fait pénétrer dans un monde onirique mais cruellement réaliste. Du cabanon de zinc dans lequel est emprisonnée la narratrice jaillit un long monologue ; elle se souvient du moment où elle a abandonné les éléphants de ses nuits berbères : elle a suivi les cailloux blancs du Petit Poucet lui indiquant le chemin de la langue d'un « *Nouveau Monde qui se penchait vers [elle] pour [lui] demander de l'apprendre* » (p. 57). À cinq ans, lorsqu'elle arrive en France, cette fille de harki cesse brutalement de parler le tamazight. Mais avec la perte de cette langue des peuples berbères qui était la sienne, elle se dépouille à la fois de sa religion, des contes qui ont bercé son enfance et de sa famille avec laquelle elle ne peut plus communiquer. Car c'est de l'importance de la langue et du pouvoir des mots que Zahia Rahmani nous parle ici. Ils sont magiques quand leur pouvoir est créateur – *fiat* de la Genèse. Ce sont eux en effet qui auront raison des cauchemars incessants de la petite fille devenue adulte : en parvenant un jour à puiser dans sa langue maternelle les mots disparus, elle pourra enfin vaincre les vieilles femmes effrayantes qui peuplaient

ses nuits. Mais ils peuvent également devenir dangereux quand le nom est donné à tort et qu'il vient masquer l'être véritable. C'est ce qui arrive à la narratrice sans nom, toujours en porte-à-faux entre une culture occidentale, dont l'universalité de façade ne lui permet pas de s'épanouir, et ses propres origines enfouies à cause des mots oubliés. En France, elle est cataloguée comme « Musulman » ; on ne fait donc aucun cas de son identité kabyle, la nuance n'est pas de mise. Et Zahia Rahmani de s'insurger contre cette classification destructrice. La narratrice – que l'on identifie forcément avec l'auteur<sup>1</sup> – tente en effet de faire table rase du passé pour se forger une « *identité en négatif* », elle veut construire son être sans s'incorporer à aucun groupe, elle cherche à se créer une individualité *ex nihilo*. Mais ce rêve n'est qu'un leurre, la volonté ne peut pas à elle seule façonner l'identité, quand la définition même de celle-ci englobe des données factuelles intimement liées à l'histoire personnelle. C'est pourquoi le Nom la rattrape malgré elle : « *Je ne suis pas comme on me nomme et pourtant on me nomme comme on me nomme. [...] Je suis devenue "Musulman". Cela je ne peux plus l'effacer.* » (p. 44-45). Loin de ne constituer qu'une simple apparence, le nom est partie intégrante de l'être. Car après tout, s'il faut nommer pour créer,

cela ne signifie-t-il pas que c'est seulement par le regard de l'autre que l'on existe ? Mais devoir passer par le vecteur de l'altérité pour être, c'est forcément en sortir transformé. Avec une force à laquelle on ne peut demeurer insensible, l'auteur dénonce la propension à l'amalgame de nos sociétés occidentales qui ne cherchent pas à saisir la diversité culturelle de peuples trop facilement classifiés comme arabo-musulmans. La narratrice est donc malgré elle confinée dans cette catégorie rigide et étroite qui forge pourtant sa destinée. « Musulman » ; ce terme est aussi l'objet des convoitises d'« *hommes-en-noir-cracheurs-de-morts* » (p. 45) qui se l'approprient et commettent leurs crimes en son nom. Dans ce contexte difficile, toute terre habitée paraît inhospitalière à la narratrice. Comme Ismaël abandonné par Abraham avec Agar, comme Moïse et son peuple, elle se rend au désert où elle entreprend une longue marche. Dans ce refuge forcé, elle vient rejoindre l'errance mythique des peuples sémites. Désert, symbole du silence imposé ; désert, symbole de la filiation retrouvée.

Claire BELET-MAZARI

1. Voir p. 140 les propos de la narratrice : « *En Arabie, bien avant l'Islam, ceux qui ne croyaient pas encore au Dieu unique appelaient le Dieu des Juifs et des Chrétiens « Rahman » pour dire le Clément, le Miséricordieux. Ce nom qui est aussi le mien s'est propagé.* »

Thomté RYAM

## Banlieue noire

Paris, Présence Africaine, 2006, 171 p.

9 €

Préfacé par Lilian Thuram, qui note que « *ça aurait pu être sa propre histoire* », *Banlieue noire* est l'histoire au quotidien de Sébastien, un jeune Africain ne connaissant rien de ses origines, adopté au Bénin par un couple de Français. Suite à leur divorce, le père vit dans un foyer Sonacotra de Montreuil tandis que Sébastien reste avec sa mère adoptive dans le quartier « Louis Armand », en banlieue parisienne. Sébastien est un passionné de football. Et il en veut à l'Éducation nationale qui lui impose ses contraintes horaires et son savoir, alors que ce qui l'intéresse par-dessus tout dans son collège c'est de « *dire une blague et d'entendre la classe rire* ». Il se demande d'ailleurs souvent ce qu'il pourrait bien faire de sa vie, pour soulager sa mère qu'il voit trimer. Mais il a beau chercher de bonnes raisons à son existence, il n'en trouve point. Parmi ses camarades, il y a Farid – qui, comme lui, aime le football – et s'est fait renvoyer du collège parce qu'à onze ans il a voulu faire sauter une bombe artisanale. Il y a aussi Christophe, un métis, qui nomme sa propre mère, une Française, la « Blanche », et veut paraître plus africain que les Africains. C'est un garçon violent, pour qui toutes les occasions de se bagarrer sont bonnes, surtout contre les jeunes de la cité voisine, « Mermoz ». Sébastien l'admire. Il y a encore Pierre-Alexis, supposé être d'origine roumaine : « *Lui et son frère sont bourrés du matin au soir* ». C'est dans son appartement pouilleux que la bande va se dévergondner en regardant des

cassettes « X » et en consommant toutes sortes de substances illicites.

Le récit a pour décor principal le quartier « Louis Armand ». Ses autres lieux réguliers sont les banlieues voisines et certaines stations de métro ou de RER où Sébastien et ses complices traînent leur mal de vivre en se donnant parfois en spectacle, quand ils n'agressent pas tout simplement les voyageurs. Nombreux sont les personnages emblématiques du « quartier » dont le narrateur brosse le portrait, de la vieille dame qui a perdu la raison au délinquant chronique en passant par la jeune fille « trop belle », et donc inaccessible, à la junte mâle du quartier qui la traite de « p... », sans oublier ceux qui se trouvent du bon côté de la barrière sociale, élèves studieux malgré tout et qui échapperont à la déchéance sociale à laquelle sont voués tous ceux du quartier. Quant à Sébastien lui-même, il est remarqué par l'entraîneur de l'équipe de son quartier. Celui-ci veut le voir jouer un dernier dimanche, avant d'intercéder auprès des dirigeants de clubs prestigieux qui pourraient accueillir le jeune prodige et lui accorder un statut de joueur professionnel.

Mais la veille, Sébastien et ses acolytes dansent et s'enivrent sans retenue dans une discothèque du côté de la place Clichy. À l'aube, en voiture, malgré les gyrophares et des coups de klaxon insistants, Sébastien et ses compagnons de beuverie empêchent une ambulance de circuler à un carrefour. Après un échange de

propos très vifs, un des occupants de l'ambulance, un Noir, excédé par une telle inconscience, hurle « qu'il y a une vie en jeu ».

Christophe le traite de « vendu » et l'altercation vire à la violente bagarre. De retour chez lui, il apprendra par son père que sa mère vient de décéder d'un arrêt cardiaque, car l'ambulance qu'il a appelée a mis du temps à arriver « *à cause d'une agression* ».

La fin du récit est macabre : Christophe se tire une balle dans la tête. Farid, Djamel et Sébastien, à tout jamais hantés par cette scène, seront appréhendés par la police et incarcérés.

Libéré un an plus tard, Sébastien séjournera une vingtaine de jours en hôpital psychiatrique, puis errera dans la cité tel un fou se parlant à lui-même.

Premier roman de Thomté RYAM, *Banlieue noire* se lit d'une traite, tant le style en est alerte.

Le rythme auquel défilent les épisodes captivants rappelle celui d'un match de football.

La partie, palpitante, aurait été particulièrement sinistre si l'humour du chroniqueur n'avait pas été là pour en voiler le fond de détresse inexorable.

Papa Samba DIOP

Abdourahman A. WABERI

## Aux États-Unis d'Afrique

Paris, J.-C. Lattès, 2006, 234 p.

15 €

Abdourahman Waberi, après avoir parcouru les paysages djiboutiens, revient avec une œuvre étrange et dense, féroce et ambitieuse. Dans son dernier roman, il explore toutes les facettes du « *nomadisme fertilisant* », du voyage intérieur au voyage littéraire, en passant par le voyage à travers la mémoire collective, en revisitant l'histoire par le prisme d'une inversion radicale du réel. La fédération des États-Unis d'Afrique prospère économiquement et doit endiguer le flot des immigrés caucasiens (comme Malcom X appelait les Blancs) sur les chemins de l'exil. Car l'Europe est sinistrée, les bidonvilles ont envahi Paris et les guerres ethniques font rage en Normandie et en Suisse, tandis que les autoroutes 99, qui relie Djibouti à Dakar, et 122, sur l'axe Tanger/Le Cap, ont permis de développer efficacement les flux de marchandises et de capitaux. Jacques Lacan est proxénète, alors que, dans la Fédération, le plus grand musée est consacré à Mongo Beti et que l'on doit *L'Origine du monde* à Gustavio Mbembe. Renommant la réalité que nous connaissons sous le sceau d'un miroir inversé, Waberi, par un détournement ludique des expressions et des noms, « reterritorialise » la langue et dessine en creux l'image d'un Occident aux manquements multiples : « *Vous n'êtes pas sans ignorer que nos médias remettent en selle les stéréotypes les plus méprisants et les plus odieux qui remontent à Mathusouleyman !* » Dans ce monde de faux-semblants, la jeune Maya, « fille

*oiseau au nom d'ange* », incarne la pureté : celle de la parole, dans un monde où l'on est sur le point de fabriquer une « *machine à rêves* ». Elle part à la recherche de sa mère, « d'ethnie française », qui l'a laissée partir sur cet autre continent où – apparemment – tout est possible. Métissée, à l'embouchure de ces deux mondes antithétiques, elle apportera un regard nouveau sur l'Occident, puisqu'elle l'envisagera sous le sceau de l'art, des songes, et qu'elle pourra enfin le retranscrire à son retour en le peignant. Tour à tour grave et léger, le narrateur multiplie les tons, tantôt s'impliquant dans le récit, tantôt adoptant le regard froid d'un observateur extérieur. Il représente le lien entre les nombreux univers qu'il met en place : celui glacé de la Fédération, celui de la réalité sordide et délétère des territoires français et celui de Maya, empreint de douceur et de lumière, onirique et innocent. C'est de la confrontation de ces mondes que jaillira une réflexion sur l'histoire. Car souvent « *l'histoire bégaie, empruntant les mêmes voies, dévalant les mêmes pentes savonneuses* ». La parole fragmente le monde et devient l'expression d'une subjectivité en constante interrogation. Les référents historiques et géographiques peuvent être détournés, tordus, malaxés, ce qui importe est l'attention portée à la souffrance de la condition humaine. L'écriture de Waberi ébauche une fable riche en métaphores, à la fois sombre et facétieuse, où l'auteur joue avec

le « vous » du lecteur, le « tu » de Maya et le « nous » narratorial, sans doute parce qu'il appelle de ses vœux un « *nous en diffraction, en interaction* ». On retrouve l'idéal de l'auteur, non pas une renaissance du panafricanisme comme on pourrait le croire, mais l'avènement d'un « panhumanisme » éclairé et révolté, autorisé par la mise en commun du patrimoine littéraire mondial, où « *mythes, légendes, chansons, cris ou murmures se fondront pour former une seule tresse, une auréole au-dessus de nos têtes* ». Car ce sont bien les fils du langage qui traversent les hommes et réconcilient la Grande et la petite histoire.

Delphine CHAUME